NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE
DRAMATIQUE

PRIX : 50 CENTIMES

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

LE DIABLE BOITEUX

GRANDE REVUE PARISIENNE EN QUATRE ACTES ET TRENTE TABLEAUX

DE MM. CLAIRVILLE, ERNEST BLUM ET ALEXANDRE FLAN

MUSIQUE NOUVELLE DE M. VICTOR CHERI. — BALLETS DE M. HONORÉ. — DÉCORS DE MM. FROMONT, DARAN, POISSON, BORECCHI ET PHILASTRE — MACHINES DE M. RIOTTON. —

COSTUMES DESSINÉS PAR MM. MARCELIN, HADOL ET CORNILLET, ET EXÉCUTÉS PAR M. FERDINAND ET MADAME GERVAIS.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Impérial du Châtelet, le mardi 18 décembre 1866

DIRECTION DE M. HIPPOLYTE HOSTEIN

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

Personnages :	*Messieurs :*
LA ROSE, marchand de coco PROSPECTUS TRENTE-MILLE BARDE-BLEUE	AMBROISE.
VAULUISANT LE DÉCAPITÉ BOQUILLON, chanteur LE GRAND-PAPA DON JUAN UNE ALMÉE	RAYNARD.
DIACHYLUM HENRI VIII BERLINGOT MOUTONNET BELAVOIR, chanteur	TISSIER.
COQUARDEAU LE PROFESSEUR-SUR-VEILLANT FARFOUILLET LE POMPIER	WILLIAM
BENJAMIN, commis de la librairie RAISINET, chanteur	TOUSÉ.
BEAUMINET LE DOCTEUR REQUIN	ARRONDELL.
UN COCHER L'INTRÉPIDE TONNERRE LE CAPORAL DE HARENGS	PATONELLE.
PREMIER BOURGEOIS PREMIER HARENG PASSE-LACET	THÉOL.
LE MONSIEUR DE LA SALLE PONCINET LE SEIGNEUR (joujou) L'OURS	E. VIAL.
LE GANDIN LE SOLDAT (joujou) LE DEUXIÈME MONSIEUR	JOLLY.
LE CLASSIQUE	BOILEAU.
LE VIEUX MONSIEUR LE COMMANDEUR NOSTRADAMUS	NOËL.
LE TROISIÈME COMMIS DE LA LIBRAIRIE DEUXIÈME HARENG RÉNÉ	COCHET.
LE BERGER (joujou) UN VIEUX CAISSIER	HOFFMANN.
PREMIER COMMIS DE LA LIBRAIRIE LE JEUNE CAISSIER	HUVIER.
LE TITI	PETIT.
UN VIEUX GANDIN LE BURALISTE D'OMNIBUS	AUBRY.
UN AUVERGNAT LE QUATRIÈME ROMAIN	GÉRARD.
DEUXIÈME ROMAIN UN MONSIEUR	BRANCHE.
DEUXIÈME VOYAGEUR DEUXIÈME BOURGEOIS	AUGUSTE.
UN VOYAGEUR TROISIÈME BOURGEOIS	ACHILLE.
LE CADAVRE	PLISSONNEAU.
UN COMMIS DE LA LIBRAIRIE UN ROMAIN	EUGÈNE.
SARAH LE COMTE D'ELVAS	KELLER.
LE GRENADIER	MONNET.
UN ROMAIN UN HARENG	ANDRÉ.
UN HARENG	NÉGRIER.
LA VIVANDIÈRE (clown)	LANGLOIS.

Digitized by Google

76331

Personnages :	*Mesdames :*
ASMODÉE (le Diable Boiteux)	DESCLAUZAS.
MADAME CLEMENCEAU, ADÈLE DOQUILLON, MADAME CHAPOULOT, MADELEINE	CLARISSE MIROY.
L'ANNÉE 1867	E. MARIANI
DEUXIÈME ÉPINGLE, CLAIRE	ARMANDE MOREL
LA PIEUVRE, L'INDUSTRIE	DUVAL
PREMIÈRE ÉPINGLE	DELVALLÉE.
L'HUITRE, TROISIÈME ÉPINGLE	E. VIAL.
LA BERGÈRE (joujou)	RENNER
TOTOR, collégien, DODOR, musicien, LA GALICOQUE	FANSHON

Personnages :	*Mesdames :*
MOULINET, collégien, HÉLOISE, LA POUPÉE (joujou)	EUGÉNIE.
PREMIÈRE BOURGEOISE, LE DRINK-HALL	BELLAMY.
POPOL, collégien, LA MOULE, GABRIELLE	TRÉBLA
LA AFFICHE DORÉE, LA ALOSE	MARIE DAGUY.
LA DORADE	HELL
UNE MARCHANDE DE JOURNAUX, UNE BOURGEOISE	DUTIL.
UNE RENOITONNE	BLANCHE
TROISIÈME BOURGEOISE	C. URRENDER
CARCARSOL, collégien, LA PRIME	LEDUC.
L'ANNONCE	WERTZ

Personnages :	*Mesdames :*
LE BAGOU	ANNA.
LE BONIMENT	BLOMESTER
LE NOUVEL ILLUSTRÉ	FONTAINE.
L'ÉTENDARD	BIGNON.
LA GAZETTE UNIVERSELLE	DI BOIS
LA LIBERTÉ	OCTAVIE.
LE MOUSQUETAIRE	ANGÉLIQUE.
UNE BOURGEOISE	URRENDER

Grand cortége des Douze Mois, grand cortége de Joujoux, Bourgeoises, Hommes et Femmes du Peuple, Canotières, Benoîtons, Renoîtonnes, Romains, Collégiens, Épingles prussiennes, Épingles autrichiennes, Épingles italiennes, Seigneurs, Soldats français, Soldats, Joujoux, Hurengs, Galicoques, Dorades, Aloses, Genies, Bébés etc., etc., etc.

ACTE PREMIER

(La librairie du *Petit Journal* à onze heures du soir, le jour de la Saint-Sylvestre. Boutique éclairée).

SCÈNE PREMIÈRE.

BEAUMINET, BENJAMIN, plusieurs commis, foule nombreuse.

CHOEUR DE LA FOULE.

AIR de *Rue du Bac-don*.

Donnez-moi le *Petit Journal;*
Sans lui, Paris dormirait mal.
C'est le journal le plus tentant,
Puisque, tous les jours, on l'attend.

TOUS.

Nous faire attendre comme ça!

LES COMMIS, servant.

Boo, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà.

LA FOULE.

A moi ce journal sans égal!

BENJAMIN.

Ah! pour un journal,
Peut-on faire un tel bacchanal?

REPRISE.

Nous avons le *Petit Journal;*
C'est un plaisir, c'est un régal.
Ce journal est le plus tentant,
Puisque, chaque jour, on l'attend.

(Sur la reprise, la foule s'éloigne.)

BENJAMIN. Ouf! les jambes me rentrent.

PREMIER COMMIS. Et moi, les bras me tombent.

TROISIÈME COMMIS. Et moi, je suis assourdi.

BEAUMINET. C'est égal, le patron sera content; l'année finit mieux encore qu'elle n'a commencé.

BENJAMIN. Pour lui, oui; mais pour nous!

BEAUMINET, écrivant. Quatre cent soixante-treize mille numéros le jour de la Saint-Sylvestre.

BENJAMIN. Quatre cent soixante-treize mille crétins à un sou par crétin... c'est ça qui fait encore une jolie somme d'imbéciles!

BEAUMINET. Onze heures passées; nous allons bientôt fermer: hâtons-nous de ranger.

BENJAMIN. Oh! oui, rangeons bien vite et fermons... j'ai mon compliment à terminer.

TOUS. Ton compliment?

BENJAMIN. Oui, pour le patron; demain, je lui souhaiterai la bonne année en vers; je lui parlerai de ses postillons: ça le flattera.

BEAUMINET. A propos de postillons, a-t-on apporté les affiches?

BENJAMIN. Les affiches! Ah! oui, elles sont là.

BEAUMINET. Donne.

BENJAMIN. Ce sont les anciennes, celles d'il y a cinq mois.

BEAUMINET. Je le sais bien, *les Thugs* vont paraître en volumes, et nous reposons les mêmes affiches.

BENJAMIN. Le fait est qu'elles étaient réussies celles-là... (Montrant au public une affiche bleue sur laquelle sont des caractères indiens en blanc.) Les voilà, copiés textuellement sur l'obélisque. Et quand on pense que les Parisiens ont cherché à lire ça pendant trois mois, et qu'il y en a un qui a eu le toupet de venir me dire qu'il avait compris, et que ça signifiait: Bonjour, madame, comment vous portez-vous? C'est ce jour-là que le patron a ri, d'autant que, pendant quinze jours, l'imprimeur s'était mis dedans et avait imprimé les lettres indiennes à l'envers!

BEAUMINET. Ah! c'est quand il s'en aperçut que le patron fut sublime: Affichez! affichez! toujours! s'écria-t-il.

BENJAMIN. Et l'on afficha, et les Parisiens ne firent pas la moindre réflexion.

AIR des *Cinq Codes*.

Ils étaient pleins d'intelligence,
Car, avec le même sang-froid,
On les voyait lire, de confiance,
Tout aussi bien à l'envers qu'à l'endroit.
Ça leur fit acheter l'ouvrage,
Car à Paris et partout, ici-bas,
Ce qu'on admire davantage,
C'est ce que l'on ne comprend pas. } *bis.*

BEAUMINET, montrant une autre affiche. Et le jour où cette seconde affiche a paru:

« *Ferringhéa a parlé!* »

BENJAMIN. Ah! mes enfants, ce jour-là, j'ai cru qu'on allait démolir la librairie du *Petit Journal!*

AIR de *Madame Favart*.

Il a parlé! disait l'affiche.
Il a parlé? qui? se demandait-on
Ferringhéa... Que vous êtes gobiche!
Vous ne le connaissez pas?... Non.
Et vous? Ni moi non plus. C'est à la lettre.
Mais il avait parlé: cela suffit
Pour que chacun, sans le connaître,
Achetât ce qu'il avait dit.
Tout le monde, sans le connaître,
Achetait ce qu'il avait dit.

BEAUMINET. Et cette invention nouvelle de placer trois affiches exactement pareilles à côté l'une de l'autre.

BENJAMIN. C'est ça qui agace les Parisiens, obligés de lire trois fois la même chose! On ne peut pas y parvenir sans loucher.

(Entre un garçon de magasin qui apporte des morceaux de lettres.)

PREMIER COMMIS. Qu'est-ce que c'est que ça?

BENJAMIN. C'est la correspondance de notre premier chroniqueur! En reçoit-il, des lettres, cet être-là!... Et quand on pense que presque tout ça, c'est des demandes en mariage!

PREMIER COMMIS. Vraiment?

BENJAMIN. Dame! un homme qui fait un article par jour... ça prouve qu'il ne rechigne pas sur l'ouvrage.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN CLASSIQUE.

LE CLASSIQUE. Pardon, messieurs; est-il vrai que, cette année, on ait imprimé, dans une grande collection à cinq sous le volume, tous les classiques français?

BEAUMINET. Cette année? Oh! non, monsieur; cette publication remonte à trois ou quatre ans.

LE CLASSIQUE. Et elle continue?

BEAUMINET. Certainement, monsieur.

LE CLASSIQUE. A la bonne heure! voilà un bon marché que je comprends; mettre à la portée des classes pauvres les chefs-d'œuvre de l'esprit français, cela vaut mieux que de leur dire le dernier mot de Rocambole.

BENJAMIN, à part. Ah! il debine Rocambole: c'est un académicien!

LE CLASSIQUE. Voulez-vous me montrer un de ces petits livres?

BEAUMINET. Benjamin, donne à monsieur un des volumes parus cette année.

BENJAMIN. Voilà, monsieur; réimpression de décembre 1866, et ça n'est pas lourd!

LE CLASSIQUE, lisant le titre. *Le Diable boiteux!* Le Sage à cinq sous! Mon garçon, voilà un livre qui a plus d'esprit qu'il n'est gros...

BENJAMIN, à part. Oh! c'est égal, ça ne vaut pas *Rocambole*; d'abord, ça se vend beaucoup moins.

LE CLASSIQUE. Vous permettez, messieurs?

BEAUMINET. Certainement.

(Le Classique va s'asseoir à droite et lit.)

BENJAMIN, à part. Eh bien! il s'installe... Est-ce qu'il voudrait passer la nuit ici, pour nous souhaiter la bonne année demain matin?

SCÈNE III.

LES MÊMES, COQUARDEAU.

COQUARDEAU, entrant tout ébouriffé. Est-ce vrai, messieurs, est-ce vrai?

BEAUMINET. Quoi, monsieur?

COQUARDEAU. Ce que j'ai lu ce matin dans Paris?...

BEAUMINET. Tout ce qu'on lit dans Paris n'est pas absolument vrai; ça dépend de ce que vous avez lu.

Digitized by Google

COQUARDEAU. Monsieur, j'ai lu une infamie.

BEAUMINET. Quoi donc?

COQUARDEAU. Que l'on allait réimprimer *les Tuges*, ou *les Thugs*, ou *les Tocs*, je ne sais pas comment on dit.

BEAUMINET. Oui, monsieur, c'est vrai, et je ne comprends pas...

COQUARDEAU. Vous ne comprenez pas, monsieur? Je viens me désabonner, pour désabonner ma femme.

BEAUMINET. Votre femme!

COQUARDEAU. Ah! vous ne savez pas ce qui m'est arrivé?... Monsieur, si vous avez une épouse, ne lui laissez jamais lire *les Tuges*, ou *les Tocs*, ou *les Thugs*, je ne sais pas...

BEAUMINET. Vous ne savez pas comment ça se dit....

COQUARDEAU. Non, je ne le saurai jamais... je ne veux pas le savoir; car, à l'époque où a commencé cet affreux procès, j'étais abonné au *Soleil*; c'était un journal honnête, qui ne faisait pas parler de lui. Tout à coup, voilà qu'il prend au *Soleil* l'idée de publier *le Petit Journal*; pour deux sous, on avait deux journaux : un sou de *Soleil* et un sou de *Petit Journal*; et dans *le Soleil*, jusqu'alors sans tache, *le Petit Journal* introduisit *les Thugs*: et ma femme, qui allait me rendre père, les lut, et quand mon premier né vint au monde, il était tatoué...

TOUS, moins le Classique. Tatoué!

COQUARDEAU. Oui, monsieur! Son corps était couvert de carnetères indiens comme ceux des affiches que voilà. Ma femme avait eu un regard pour un Toc; elle s'était toquée d'un Tuge, et j'étais le père d'un Thug.

TOUS. D'un Thug!

COQUARDEAU. Et maintenant, quand mon fils, âgé de trois mois, me tend ses petits bras, je crois toujours que son intention est de m'étrangler. Voilà, messieurs, voilà l'influence du *Petit Journal* sur l'avenir des populations.

AIR : *Ne blâmez pas la garde citoyenne.*

Épouvantés, nous frémissons sans cesse;
C'est en tremblant qu'on lit son feuilleton.
Et l'on dirait que la petite presse
Veut envoyer Paris à Charenton.

Là vous voyez un bandit qu'on immole;
A peine mort, dans une autre action,
Le dernier mot du fameux Rocambole,
Suit à l'instant sa résurrection.

On vous conduit dans maint ignoble bouge,
L'horrible obtient un succès colossal;
Et nous passons de *l'Affaire Lerouge*
Au drame affreux du *Crime d'Orcival*.

Voleurs, forçats, brigands de grande route,
Sont les héros de plus d'un romancier:
Et c'est, hélas! dans nos journaux, sans doute,
Que les voleurs apprennent leur métier.

Certainement ils ont a bonne école
Avec les Thugs; car cette atrocité,
Au brave peuple, apprend comment on vole
Et tue au nom d'une divinité.

Je ne crois pas que tous ces misérables
Fassent de nous un peuple d'assassins;
Mais, franchement, je les crois très-capables
De nous changer en peuple de crétins.

Car en voyant tant de scélératesse,
C'est en tremblant qu'on lit son feuilleton;
Et l'on dirait que la petite presse
Veut envoyer Paris à Charenton.

(Il sort.)

BEAUMINET. Eh! eh! il y a du vrai dans ce que ce monsieur vient de dire.

BENJAMIN. S'il y en a! C'est-à-dire qu'un soir, je me souviens de m'être couché avec le condamné à mort. Eh bien! croyez-moi si vous voulez, j'en suis resté bête pendant huit jours...

BEAUMINET. Huit jours!... Tu le relis donc tous les dimanches, alors?

LE CLASSIQUE, qui jusque-là n'a pas cessé de lire, tant de sa lecture. Ah! ah! ah! oh!

BENJAMIN, allant à lui. Tiens, c'est si amusant que cela, *le Diable boiteux?*

LE CLASSIQUE, se levant. Amusant? oui et non, c'est triste, mais c'est vrai; et ce qui me faisait rire, c'est qu'en lisant ces lignes, où Le Sage a peint les mœurs de son temps, je me disais qu'un Asmodée serait un personnage très-utile de nos jours...

BENJAMIN. Un Asmodée.

LE CLASSIQUE. Oui, un diable qui aurait le pouvoir et la volonté de nous conduire à travers Paris, de nous en montrer non plus l'aspect qu'il se donne, ses mœurs de convention, son langage ordinaire, mais les instincts secrets, les ridicules caches, les caractères, les sentiments, les intentions véritables. Bref, un diable qui vous montrerait la vérité dans ce pays du mensonge.

AIR de *Julie.*

Mais pour nous le faire connaître
Et pouvoir à nos yeux surpris
Faire apparaître et disparaître
Tous les mystères de Paris,
Pour nous montrer cette ville ferlée
Comme est montré Madrid dans ce roman,
Il faut avoir un tatisman
Ou la béquille d'Asmodée.

BEAUMINET. Oui, monsieur; et si Paris possède encore des diables et des diablesses, ce n'est pas pour nous moraliser, au contraire; mais pardon, voilà bientôt minuit, et nous devons fermer.

LE CLASSIQUE. C'est juste.

BEAUMINET, aux commis. Fermez, messieurs.

BENJAMIN. Avec plaisir. (Il sort avec les commis.)

LE CLASSIQUE, déposant le petit livre très en vue du public. Monsieur, je désire avoir tout ce qui a paru de cette collection. — Voici mon adresse; pourrez-vous me l'envoyer?

BEAUMINET. Certainement, monsieur.

LE CLASSIQUE. Dois-je payer?

BEAUMINET. Non, monsieur; je ne sais même pas ce qu'il y a de paru; demain on vous l'enverra avec la facture.

LE CLASSIQUE, sortant. Très-bien, monsieur... serviteur.

BEAUMINET, le reconduisant. Serviteur, monsieur. (Seul.) Ouf! encore une journée et une année de passée; dans une minute, mil huit cent soixante-six aura fait place à mil huit cent soixante-sept.

BENJAMIN, rentrant avec les commis. Monsieur Beauminet, la librairie est fermée.

BEAUMINET. Eh bien! bonsoir, messieurs, vous pouvez aller vous coucher.

BENJAMIN. Bonne fin d'année, monsieur Beauminet!

BEAUMINET, éteignant les lumières. Bonne fin d'année, mon garçon. (Ici l'on entend sonner le premier coup de minuit.)

BENJAMIN.

AIR de M. Victor CHÉRI.

Voilà minuit.

TOUS.

Voilà minuit.

BENJAMIN.

Dernière nuit.

TOUS.

Dernière nuit.

BENJAMIN.

De l'an qui fuit.

TOUS.

De l'an qui fuit.

BENJAMIN.

A l'an prochain.

TOUS.

Demain matin.

(Tous sortent, le magasin reste dans la plus sombre obscurité pendant tout le temps que minuit sonne; mais, au dernier coup, la fenêtre s'ouvre, un jet de lumière apparaît, et l'année, entrant par la fenêtre, saute au milieu du magasin. — Jour complet.)

L'ANNÉE. Où suis-je? Singulière manière d'entrer dans le monde : nous allions descendre sur la terre, moi l'année 1867 et mes douze mois, dont j'avais à régler l'ordre et la marche, lorsque l'idée de juger un peu par moi-même de ce qui s'y passe me fait devancer mon escorte. Je m'élance sur ce petit globe, où les premières paroles que j'entends prononcer sont celles-ci : Enfin la voilà donc finie cette affreuse année 1866! Et, comme j'étais humiliée, blessée d'entendre parler ainsi de ma sœur, je me sauve, une maison m'arrête dans ma course, je passe à travers les murs et je tombe ici, ne sachant même pas où je suis tombée, — des livres, des journaux! (Prenant un journal et lisant.) *Le Petit Journal*, bilan de l'année 1866. Un article sur les faits et gestes de ma sœur! voyons :

(Chantant en suivant sur le journal.)

AIR de M. Victor CHÉRI.

Puisque l'année
Est terminée,
Je juge mil huit cent soixante-six,
Et ma chronique
Si pacifique
S'orne aujourd'hui du fouet de Néméis.

As-tu lutté contre la barbarie,
As-tu partout, appelant le progrès,
Récompensé les beaux-arts, l'industrie?
As-tu compté tes jours par des bienfaits?
Non, dans ta course
Des jeux de bourse
Tu tolères le triste entretuement,
Et trop folâtre,
Même au théâtre,
Tu négligeas l'honnête enseignement.

Tu n'as trouvé de beau, de grand, de digne
Que les écrits de féconds routiniers;
Ton froid soleil n'a pas mûri la vigne,
Tes blés à peine ont rempli nos greniers.
Quand des fillettes
Pauvres, honnêtes,
Tu plaisantais les nobles sentiments,
Aux Messaline
En crinoline
Tu prodiguais l'or et les diamants.

Tu fus coquette et sotte et meurtrière;
Sous ton régime aux étranges exploits,
Victime aussi d'un tremblement de terre,
Paris trembla pour la première fois.
Année inique,
Dans ma chronique,
Je t'ai jugée avec l'esprit de Grimm.
Que rien vitaine
Ne te ramène,
(S'interrompant.)
Et tout cela signé : Timothé Trimm.

Ma peine est grande,
Je me demande
En cette nuit, seul instant d'intérim,
Comment donc faire
Pour satisfaire
Tout le monde et monsieur Timothé Trimm.

Si encore ce journal entrait dans quelques détails, s'il me faisait connaître quelles ont été les fautes de ma sœur... mais non, je ne vois là que des faits généraux, des accusations, mais sans preuves à l'appui. Et mon règne commence! et je ne sais rien...! que faire, où me renseigner?... (Ici l'on entend rire à la gauche du public.) Hein? je ne suis pas seule... qui est là?

UNE VOIX. Cherche!

Digitized by Google

L'ANNÉE. Que je cherche... où donc?
LA VOIX. Ici, à ta droite.
L'ANNÉE. A ma droite. Je ne vois qu'un petit livre : *le Diable boiteux*.
LA VOIX. C'est cela.
L'ANNÉE. C'est ce livre qui me parle?
LA VOIX. Oui, touche-le!
L'ANNÉE. Que je le touche. voilà! (Elle pose sa main sur le livre qui grandit.) Que vois-je! Ah! comme il grandit.
(Ici, sur une portée d'orchestre, le livre prend des proportions enormes, puis il s'ouvre et le diable boiteux apparaît sortant du livre.)

SCÈNE IV.

ASMODÉE, L'ANNÉE.

ASMODÉE. Merci, ma belle.
L'ANNÉE. Ah! qu'il est vilain!
ASMODÉE. Bien obligé.
L'ANNÉE. Pardon... qui êtes-vous?
ASMODÉE. Qui je suis? Un guide, si tu veux.
L'ANNÉE. Un guide!
ASMODÉE. C'est en cette qualité qu'autrefois je me suis fait une réputation à Madrid, et comme généralement Paris manque de guides...
L'ANNÉE. Il en manque!...
ASMODÉE. C'est-à-dire il a le *Guide des Voyageurs*, le *Guide Rose*, le *Guide Joanne* et le *Guide Richard*; mais tous ces guides-là le guident assez mal.
L'ANNÉE. Et tu te crois plus habile?
ASMODÉE. Sans me flatter, oui.
L'ANNÉE. Mais tu boites?
ASMODÉE. Eh bien?
L'ANNÉE. Je ne veux pas d'un guide boiteux.
ASMODÉE. Trouve-moi donc beaucoup de gens et de choses qui ne me ressemblent pas.

AIR de M. Victor Chéri.

Les uns à gauche et les autres à droite,
Sans y penser boitent à qui mieux mieux;
Et puis-je enfin, quand tout le monde boite,
Ne plus boiter, moi, le diable boiteux!

Dans tous les temps sur cette boule ronde,
Oui, marcher droit fut assez maladroit;
Car on a vu rarement dans ce monde
Récompenser l'homme qui marche droit.

Voilà pourquoi, du moins tout le fait croire,
Beaucoup de gens d'esprit et de talent,
A la fortune, aux succès, à la gloire,
Ont de nos jours marché clopin-clopant.

Oui, sans peut-être en deviner les causes,
Tu le sauras, au physique, au moral,
On voit boiter tant d'hommes et de choses,
Qu'on se croirait dans un monde banal.

On voit boiter beaucoup de consciences
Qui se berçaient de rêves assez creux.
Que de vertus, de candeurs, d'innocences,
Boitent souvent pour un châle boiteux.

Vers la Belgique un banquier prend sa course,
C'est qu'il avait beaucoup à rembourser,
Et son crédit boitait comme la Bourse
Qu'on voit sans cesse et monter et baisser.

Quand des odeurs de Paris la satire
Se compromet en attaquant chacun,
Et que chacun s'en fâche au lieu d'en rire,
Ne voit-on pas boiter le sens commun?

Bref, dans les arts, industrie et commerce,
Les habitants de ce vaste univers
Rencontrent tant de chemins de traverse,
Qu'ils sont forcés de marcher de travers.

Les uns à gauche et les autres à droite,
Sans y penser boitent à qui mieux mieux;
Et puis-je enfin, quand tout le monde boite,
Ne pas boiter, moi, le diable boiteux!

D'ailleurs, pour te rassurer, je ne boite pas toujours; si tu avais lu Le Sage, tu saurais que je ne boite que sous mon aspect diabolique et seulement à cause de certaines querelles que j'eus autrefois avec un démon nommé Pillardoc; mais, partout ailleurs que dans l'enfer, ma béquille est un talisman qui me transforme à ma fantaisie. Regarde!

(Son costume diabolique disparaît; il se trouve vêtu d'un autre costume fantastique, mais très-brillant et très-gracieux.)

L'ANNÉE. A la bonne heure, tu es beaucoup mieux ainsi!
ASMODÉE. Et tu m'acceptes pour ton guide?
L'ANNÉE. De grand cœur. Que vas-tu me montrer d'abord?
ASMODÉE. Deux choses pour commencer.
L'ANNÉE. Deux choses!
ASMODÉE. Oui, la première : comment ta sœur a compris les mœurs.
L'ANNÉE. Les mœurs! Oh! oh! c'est commencer par une question capitale. Et la seconde?
ASMODÉE. La seconde : comment elle a compris la belle saison. Commençons par les mœurs. Regarde? La rue Benoiton.

(Il lève sa baguette, le théâtre change, et les deux personnages se trouvent dans une rue dont toutes les boutiques sont surmontées d'enseignes; sur toutes les enseignes on lit en très-grosses lettres les mots : Benoiton, boulangerie Benoitonne, gilets Benoiton, brasserie Benoitonne, filets Benoiton, etc.)

LA RUE BENOITONNE.

L'ANNÉE. Ah! mon Dieu, que d'enseignes! Et ce mot partout répété : Benoiton, Benoitonne, Benoiton. (Ici passe une dame avec un jeune homme.) Ah! la jolie dame!
ASMODÉE. C'est une benoitonne.
L'ANNÉE. Et ce monsieur?
ASMODÉE. C'est son amant.
L'ANNÉE. Et son mari?
ASMODÉE. Il est benoitonné.
(On entend le bruit d'un énorme soufflet, et une voix s'écrie : Ah!)
L'ANNÉE. Ah! mon Dieu. une dispute!
UN MONSIEUR. entrant en se tenant la joue. Ah! sapristi! en voilà un soufflet Benoiton! Oh! là! là! là! (Il sort.)
L'ANNÉE. Ah ça! m'expliqueras-tu ce que cela signifie?
ASMODÉE. En peu de mots.

AIR de M. Victor Chéri.

Sur le ton
D'un sot personnage,
Paraît, dans l'ouvrage
Monsieur Benoiton.
Et l'on a
Répandu l'usage
Du benoitonnage,
Qu'il benoitonna.
Avant tout, c'est monotone,
Avant tout Benoiton,
Partout le bon ton
Veut qu'on benoitonne.
Le bon ton
S'est fait Benoiton.
Pour mener
Intrigue et commerce,
Il faut qu'on s'exerce
A benoitonner.
Maintenant,
C'est partout de même;
On spécule, on aime,
En benoitonnant.
De la benoitonne,
Le mari berné,
Sans qu'il s'en étonne,
Est benoitonné;
L'enfant qui naîtra
De cet hymen-là,
En naissant, déjà,
Benoitonnera.
Sur le ton d'un sot personnage,
Paraît dans l'ouvrage
Monsieur Benoiton.
Et l'on a
Répandu l'usage
Du benoitonnage
Qu'il benoitonna.

L'ANNÉE. Assez de benoitonnage. Je tâcherai de faire parler d'autre chose. Voyons, à présent, comment ma sœur l'année 1866 a compris la belle saison?
ASMODÉE. Soit. Je vais te conduire à une journée de plaisir au parc d'Asnières.

LE PARC D'ASNIÈRES.

(A droite, le théâtre champêtre, avec acteurs dessus jouant charon avec un parapluie. Consommateurs avec parapluies. A gauche, l'orchestre, musiciens avec parapluies. Garçons circulant avec des parapluies et portant des chopes sur lesquelles sont de petits parapluies. Au fond, Blondin sur sa corde, portant un homme sur ses épaules; tous deux ont des parapluies. Bruit de pluie. Canotières occupées à boire.)

L'ANNÉE. Ah! mon Dieu! mais c'est un second déluge. Et cet homme, là-bas, qui continue à marcher sur une corde?
ASMODÉE. C'est Blondin, l'unique, le vrai Blondin, le héros du Niagara. C'est à croire qu'il a apporté avec lui les cataractes.
(On entend un grand bruit : ce sont les canotières.)
L'ANNÉE. Qu'est-ce que cela?
ASMODÉE. Ce sont messieurs et dames de rowing-sporting, et autres régates-club, qui viennent prendre leurs ébats au parc d'Asnières.

Grand ballet des Parapluies à la fin duquel sort de terre un immense parapluie dont les baleines sont représentées par des femmes posées en cariatides. Un cerceau descend du cintre portant ces mots : « EXTRAIT « DES PRÉDICTIONS DE MATHIEU DE LA NIE- « VRE : L'ÉTÉ DE 1866 SERA REMARQUABLE « PAR SA GRANDE SÉCHERESSE. »

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(La maison de Diomède.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Diachylum et quatre Romains entrent, marchant à la queue leu leu et en chantant :

AIR : *Cocu mon père.*

Rosa, rosa — la rose,
Musa, musa — la muse.
Templi, templum — le temple,
Puer, pueri — l'enfant!

DIACHYLUM.

Honorez ce domaine;
Dans la maison romaine
Tout doit être romain :
Manus, manus — la main!

REPRISE.

Rosa, rosa — la rose, etc.

DIACHYLUM. Assez! (Appelant) Spartacus! Spartacus! (A l'un des Romains.) Eh bien! n'entendez-vous pas que je vous appelle?
LE PREMIER ROMAIN. Moi, je m'appelle Joseph.
DIACHYLUM. Dans le monde, Joseph; ici, Spartacus; allez faire les cubilia!
PREMIER ROMAIN. Qu'est-ce que c'est que ça?
DIACHYLUM. Cubilia... les lits; allez faire les cubilia.

Digitized by Google

PREMIER ROMAIN. J'y vas.

DIACHYLUM. J'y vum. Soyez donc Romains, pour Dieu, soyez Romains!

PREMIER ROMAIN (sortant). J'y vum!

DIACHYLUM, à deux autres. Manlius et Marcius, rendez-vous dans les culiorum. (Voyant qu'ils ne bougent pas.) Eh bien! vous restez là? Culiorum, les cuisines.

DEUXIÈME ROMAIN. Ya! (Il sort avec le troisième.)

DIACHYLUM. A la bonne heure. (Au quatrième.) Quant à vous, Pompilius, allez préparer les tables, non, les mensæ... pour la foule qui ne peut manquer de se précipiter dans cette maison; non, pas maison, domus.

QUATRIÈME ROMAIN. Mais il n'y vient jamais personne dans votre domus.

DIACHYLUM. Il peut y venir quelqu'un. Allez! (Le quatrième Romain sort.)

DIACHYLUM, seul. C'est vrai qu'il n'y vient jamais personne et que je commence à en avoir assez de ma maison romaine. (Bruit de voix au dehors.) Qu'entends-je? des voix humaines! (Il remonte.) Ah! ce sont des amoureux qui se disputent! une cocotte et un gandin; c'est pour l'établissement d'en face. Mabille, Mabilius, Mabilum. (Il sort à droite).

SCÈNE II.

L'ANNÉE, LE JEUNE HOMME, puis ASMODÉE.

L'ANNÉE, entrant. Enfin, je puis me réfugier dans cette maison... Les assiduités de ce monsieur... (Au jeune homme qui entre.) Encore vous?

LE JEUNE HOMME, entrant. Encore moi!

L'ANNÉE. Mais, monsieur, c'est de la dernière inconvenance. Voilà plus d'une heure que vous me suivez.

LE JEUNE HOMME. Mais, madame, je ne fais qu'obéir à vos ordres.

L'ANNÉE. A mes ordres?

LE JEUNE HOMME. Mais, certainement, madame.

AIR : *Amis du vin, de la gloire et des belles.*

Oui, bien à tort votre bouche me blâme,
Sur votre route arrivant à propos,
Je vous suivais, car vous avez, madame,
Un Suivez-moi, jeune homme, dans le dos.

L'ANNÉE.

Un Suivez-moi, jeune homme?

LE JEUNE HOMME.

Ainsi l'on nomme
Ces deux rubans si galants, si jolis.
Cela s'appelle un Suivez-moi, jeune homme,
Eh bien! je suis jeune homme et je vous suis.

L'ANNÉE. J'ai des Suivez-moi, jeune homme, dans le dos! Ah! c'est affreux, et si j'avais su... C'est égal, monsieur, je vous prie de vouloir bien passer votre chemin; je ne suis pas ce que vous croyez.

LE JEUNE HOMME. Mais moi je crois ce que je suis, et je suis ce que je crois devoir suivre.

L'ANNÉE. Ah! c'est trop fort, et si mon compagnon était là...

ASMODÉE, paraissant également vêtu à la dernière mode, mais toujours avec sa béquille. Présent, le compagnon!

LE JEUNE HOMME, à part. Un protecteur! Diable!

L'ANNÉE. Ah! venez me délivrer de monsieur, qui s'imagine...

ASMODÉE. Oui, oui, je sais. Je vais arranger ça. (Saluant le jeune homme.) Monsieur!

LE JEUNE HOMME. (Idem.) Monsieur!

ASMODÉE.

Même air.

Au goût du jour, il faut qu'on s'accommode,
Mais, chaque jour, les goûts sont différents.
Or, vous, monsieur, qui connaissez la mode
Et qui savez le nom de ces rubans,
(Montrant sa béquille.)
Savez-vous bien comment cela se nomme?

LE JEUNE HOMME.

C'est une canne, un bâton, je ne sais...

ASMODÉE (le menaçant).

Ça se nomme un : Allez-vous-en, jeune homme...

LE JEUNE HOMME.

C'est différent, Monsieur, et je m'en vais.
(Il sort.)

L'ANNÉE. Ah! heureusement... Mais êtes-vous insensé! me faire porter de semblables choses!

ASMODÉE. C'est la mode, toutes les femmes en portent.

L'ANNÉE. Même les honnêtes femmes?

ASMODÉE. Surtout les honnêtes femmes.

AIR de M. Victor Chéri.

Les honnêtes femmes,
Celles de nos jours,
Des petites dames
Prennent les atours.
Que ce soit scabreux,
Qu'on les approuve ou qu'on les blâme:
Que ce soit affreux,
Scandaleux,
Révoltant, infâme!
Pour elles, qu'importe!
C'est la nouveauté :
Tout ce qui se porte
Est fort bien porté.

L'ANNÉE. Enfin, nous voici aux Champs-Elysées! Mais il me semble que cette maison ne ressemble à aucune autre?

ASMODÉE. Non, certes; tu es ici dans la maison de Diomède, dont 1866 a fait un café... Holà, garçon!

SCÈNE III.

LES MÊMES, DIACHYLUM.

DIACHYLUM (entrant). Veilum, voilus, voilem, veilà!

L'ANNÉE. Qu'est-ce que c'est que ça?

ASMODÉE. Un Romain.

DIACHYLUM. Que faut-il servir à madame? Une glace à la vanille : glaçorum vanillibus?

ASMODÉE. Fais-nous grâce de ton latin de cuisine, et parle un peu à madame de cette célèbre maison trouvée sous les cendres du Vésuve.

DIACHYLUM. Madame, j'ai eu la triomphante idée de faire un café romain et des museum esedrarum, diatarum, cubiliorum et culiriorum... On se pavane, on dort et l'on mange à la romaine.

ASMODÉE. Et de la romaine?

DIACHYLUM. Bien entendu. C'est une merveille, madame, une véritable merveille. Aussi faut-il voir, le soir, la foule qui se porte... à Mabille, en face.

L'ANNÉE. Mabille!

LE ROMAIN.

AIR : *Je t'aime d'un amour.*

C'est un jardin où se corrompent
Ceux qui chez nous venaient frapper;
Et par malheur quand ils se trompent.
Rien ne peut les y détromper (*bis*).
Non, chez nous, rien ne les ramène,
Car de Mabille les beautés,
Souvent de la Maison romaine
Rappellent les antiquités.

L'ANNÉE, apercevant une contre-basse dans un coin. Tiens! dans votre maison romaine, vous jouez donc de la contre-basse?

DIACHYLUM. Ah! madame, que dites-vous? Ceci n'est pas une contre-basse, c'est un triganum.

L'ANNÉE et ASMODÉE. Un triganum!

DIACHYLUM. A la Maison romaine. Partout ailleurs : contre-basse; mais, à la Maison romaine : triganum, à cause de la couleur.

L'ANNÉE. De la couleur de la contre-basse?

DIACHYLUM. Non, de la couleur locale. Ici, nous y tenons énormément; c'est au point qu'on a fait écrire partout : Prenez garde à la couleur!

ASMODÉE. Cependant, en fait de couleur romaine, on a parlé ici d'une fête vénitienne?

DIACHYLUM. Oui, monsieur, et d'une fête orientale.

L'ANNÉE. Romaine?

DIACHYLUM. Oui, Venise, Constantinople et Rome panachées, on parle même d'une fête auvergnate dans la couleur romaine... Ici, tout doit être romain.

AIR de *Pas de zéphir.*

En guise de bock, nous avons des bockum,
Et tous nos garçons, qui sont des garçonum,
Portent des plateaux qu'ils nomment des platum,
Et pour des sodas nous servent des sodum.
Le bourgeoisibus,
Comme on olibrios
A son comptoirbus
Ne voit que le quibus
Aux pratiquibus.
En fait de mokabus,
Il donne un cafébus
Plein de chicorébus.
Tout se dit en us, en um ou bien en em:
Grog, grogaribus, grogarum, grogarem,
Billard, billardus, billardum, billardem,
Nigaud, nigodus, nigodum, nigodem.

En guise de bock nous avons des bockum,
Et tous nos garçons, qui sont des garçonum,
Portent des plateaux qu'ils nomment des platum,
Et pour des sodas nous servent des sodum!
(Il sort).

L'ANNÉE. Il est superbe.

MADAME CLÉMENCEAU, au dehors. Voulez-vous me lâcher? Au secours! à moi!

ASMODÉE, remontant. Eh bien! qu'est-ce donc?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME CLÉMENCEAU, UN COCHER.

MADAME CLÉMENCEAU, entrant suivie du cocher et courant à Asmodée. Ah! monsieur, sauvez-moi, défendez-moi!

ASMODÉE. Ne craignez rien, madame; allons, toi, réponds! De quoi s'agit-il?

LE COCHER. Il s'agit de la liberté. Est-elle un vain mot? Suis-je libre ou non? Voilà ce que je demande.

ASMODÉE. Ça dépend. Que veux-tu?

MADAME CLÉMENCEAU. Je prends monsieur à l'heure, je le garde trois heures, et en le quittant je lui demande: Que vous dois-je? Il me répond : C'est six francs et un baiser.

L'ANNÉE et ASMODÉE. Et un baiser?

LE COCHER. Suis-je libre? voilà ce que je demande, suis-je libre?

L'ANNÉE. Libre de demander un baiser?

MADAME CLÉMENCEAU. Ce n'est pas sur le tarif.

LE COCHER. Le tarif! eh! la la!

AIR : *Faut d'la vertu.*

Depuis que plus rien ne me r'tient,
Depuis qu'ma voitur' m'appartient,
Depuis que j'suis libre enfin, j'peux
D'mander carrément tout c'que j'veux.
Les cochers sont libr's, et j'dois croire
Qu'on n'ira pas me refuser

Digitized by Google

Quand aux homm's ja d'mande un pourbaire!
Quand aux femm's je d'mande un baiser!
J'conduis bien et voilà pourquoi
J'veux qu'on s'conduis' bien avec moi,
L'cocher n'est plus m' homm' de rien,
C'est un homm' libre, un citoyen;
Nous serons des rois sur nos siéges,
Et d'ma nouvelle dignité,
J'veux avoir tous les privilèges...
V'la comm' j'comprends la liberté!
Depuis que plus rien ne me r'tient
Depuis qu'mon voitur' m'appartient
Depuis que j'suis libre enfin, j'peux
D'mander carrément tout c'que j'veux.
(Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MOINS LE COCHER.

MADAME CLÉMENCEAU. C'est égal, il s'en va. Ah! monsieur, quel service! Comment reconnaître?...

ASMODÉE. Mais tout naturellement, madame, en m'apprenant à quelle aimable personne j'ai eu le bonheur d'être utile.

MADAME CLÉMENCEAU. Oh! monsieur, mon histoire est bien lugubre; folichonne, mais lugubre. Je suis une femme assassinée!

L'ANNÉE et ASMODÉE. Assassinée!

MADAME CLÉMENCEAU. Hélas! oui, je suis une ombre...

ASMODÉE. Une ombre qui se porte bien?

MADAME CLÉMENCEAU. Pas mal, et vous?

ASMODÉE. Et qui donc vous a assassinée?

MADAME CLÉMENCEAU. Mon mari, avec un couteau à papier. Oui, monsieur, je suis la célèbre madame Clémenceau!

AIR de *la Belle Polonaise.*

Oui, je suis cette femme
Au cœur si résolu,
L'héroïne du drame
Que tout Paris a lu.
Lorsqu'un monsieur à son aise,
Pour ma beauté m'épousa,
J'étais la bell' Polonaise,
On m'appelait mam'zelle Iza:
J'eus grand tort de m'fair'cadeau,
Pour mari, d'un Clémenceau,
D'épouser un clé, un men, un ceau,
Un Clémenceau,
Oh! oh!

TOUS.

Elle eut tort de s'faire cadeau
Pour mari d'un Clémenceau,
D'épouser un clé, etc,

L'ANNÉE. Et pourquoi monsieur votre mari vous assassina-t-il?

ASMODÉE. Vous lui résistiez?

MADAME CLÉMENCEAU. Oh! non!... Je l'avais trompé.

ASMODÉE. Que pour cela?

MADAME CLÉMENCEAU. Et avec un couteau à papier. A-t-on une idée de cela? Où irions-nous, grand Dieu! si l'exemple de monsieur Clémenceau était suivi?

ASMODÉE. Ah! madame, ce serait affreux!

MADAME CLÉMENCEAU. Eh bien! monsieur, le question est là, c'est ainsi qu'elle est posée dans l'*Affaire Clémenceau*: Un mari a-t-il le droit de se faire justice? Qu'en pensez-vous?

ASMODÉE. Eh! eh! et vous, madame?

MADAME CLÉMENCEAU. Oh! moi, j'ai bien envisagé la chose, et il y a beaucoup à dire.

AIR: *C'est la première du printemps.*

Ce crime qui n'a pas de nom
Peut-il être un trait d'héroïsme?
Oui, me répondra l'égoïsme,
Mais l'humanité répond: Non!

D'autant que l'époux qui nous blâme
Souvent a fait bien pis, hélas!
Le monde demande à la femme
Des vertus que l'homme n'a pas.

Aux maris donnar le pouvoir,
D'exercer de telles vengeances,
C'est s'exposer aux conséquences
Qu'un jour elles peuvent avoir.

J'admets fort bien que la sagesse
Règne en souveraine ici-bas;
Mais enfin pour une Lucrèce,
Que d'Hélène ne voit-on pas?

Et si de ces Hélène un jour,
Vous anéantissez l'espèce,
Dites-moi ce que vos Lucrèce
Pourront devenir à leur tour?

Ah! si les femmes soupçonnées
De tromper leurs pauvres maris
Par eux étaient assassinées,
Que de massacres dans Paris!

Or cela seul à tout répond,
Et prouve qu'il faut que les hommes,
En nous laissant ce que nous sommes,
Se resignent à ce qu'ils sont.

ASMODÉE. C'est évident.

MADAME CLÉMENCEAU. Mais, pardon, je suis attendue aux Champs-Elysées, où j'avais commencé une partie de bezique avec Françoise de Rimini, assassinée, comme moi, par Lancilotta Malatesta, son mari, pour cause de contrariété de ménage.

AIR de *la Belle Polonaise.*

C'était au moyen âge
Que se passait cela;
Les soucis du ménage
Datent de ce temps-là.
Que dis-je! cela remonte
A la haute antiquité;
Et, sans en faire le compte,
Disons que de tout côté
Le monde, dès son berceau,
A connu des Clémenceau.
A connu des Cle, des men, des ceau,
Des Clémenceau,
Ah! ah!

TOUS.

Le monde dès son berceau, etc.

(Madame Clémenceau sort.)

ASMODÉE. Eh bien! qu'en dis-tu?

L'ANNÉE. C'est un bel ouvrage, soit.

AIR: *Connaissez-vous ces bosquets de lauriers?*

Mais que pouvez-vous donc gagner
A ce portrait peut-être trop fidèle?
Quand sur vos cœurs la femme doit régner,
Pourquoi jeter tant de blâme sur elle?
La remplacerez-vous, hélas!
Quand vous aurez avili votre idole,
La vérité désespère ici-bas,
Soyez trompés, mais ne détruisez pas
L'illusion qui vous console.

ASMODÉE. Ah! si tu es une année morale, si tu fais du sentiment!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DIACHYLUM.

DIACHYLUM (accourant). Ah! quel malheur! Malheuribus, malheuribum, malheuribem.

ASMODÉE. Qu'arrive-t-il?

DIACHYLUM. Si vous saviez!

ASMODÉE. Quoi?

DIACHYLUM. La Maison de Diomède....

ASMODÉE. Eh bien?

DIACHYLUM. Le restaurant romain...

ASMODÉE et L'ANNÉE. Après?

DIACHYLUM. Enfonces!.. enfonçarum, enfonçatibus.

L'ANNÉE. Comment!

ASMODÉE. On va les démolir?

DIACHYLUM. Si ce n'était que cela!

L'ANNÉE et ASMODÉE. Qu'est-ce donc?

DIACHYLUM. On va...

L'ANNÉE et ASMODÉE. On va?...

DIACHYLUM. Y jouer....

L'ANNÉE et ASMODÉE. Y jouer?...

DIACHYLUM. La tragédie.

ASMODÉE, entraînant l'Année. Sauve qui peut!

DIACHYLUM (sortant de l'autre côté.) Voilà, voilum, vollem! déménagatorum! déménagatoribus!

SCÈNE VII.

VAUDUISANT, paraissant à l'avant-scène et s'avançant, au public. Pardon, messieurs, si je me permets... certainement, c'est bien de l'audace à moi... cependant... voici la chose: Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du fusil à aiguille; depuis six mois tout le monde en parle, mais personne ne sait au juste ce que c'est. Or, l'administration du théâtre du Châtelet, qui ne recule devant aucune dépense, m'a engagé tout exprès pour venir, tous les soirs, vous expliquer le fusil à aiguille. — Le fusil à aiguille est ainsi nommé, parce qu'il n'y a ni aiguille ni fusil, c'est-à-dire, entendons-nous, il y a bien un fusil, mais c'est une carabine; il y a bien une aiguille, mais on ne sait pas ce que c'est. Vous la donneriez à toutes les couturières de Paris, que je les défierais de faire un seul point avec. Vous me répondrez que ce n'est pas pour coudre, mais pour découdre qu'elle fut inventée; je ne dis pas le contraire; tant il y a que ce qu'on appelle l'aiguille est place dans une cheminée inventée à Berlin, — c'est une cheminée à la Prussienne, — qui permet à l'aiguille, quand elle est devant un peloton de file, de faire un feu de peloton. Voilà par quel moyen: La cheminée... non... l'aiguille... je disais bien, la cheminée... allons, bon! voilà que je ne sais plus si c'est la cheminée ou l'aiguille. Pardon, messieurs, il faut que je retourne aux renseignements. Désolé de vous avoir dérangés!

(Il sort.)

Changement à vue.

LE BOULEVARD SÉBASTOPOL

(Le théâtre représente le boulevard Sébastopol en perspective. Vue prise du Tribunal de Commerce et du Palais de Justice. Kiosque au fond. Refuge sur le côté.)

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE MARCHANDE DE JOURNAUX, LA FEMME DU TRINK-HALL, UN TITI, UN VIEUX, MONSIEUR, PROMENEURS, puis ASMODÉE, L'ANNÉE.

CHŒUR.

AIR du *Marche de la Muette.*

Dieu! quelle foule dans Paris!
Que d'encombrements, que de cris!
Sans rencontrer mille embarras
Vraiment on ne peut faire un pas.

LA MARCHANDE DE JOURNAUX. — Demandez *la Presse, Paris-Cascade*, le journal du soir.

UN TITI. Demandez le *Guide de l'Étranger dans Paris*, l'emploi de la journée, le moyen de ne pas se perdre dans la capitale pour quinze centimes, quatre sous.

LA FEMME DU TRINK-HALL. A la fraîche les messieurs qui veulent boire.

SCÈNE II.

ASMODÉE, L'ANNÉE.

L'ANNÉE. Ah! mon Dieu! quel bruit, quel chaos! C'est à ne pas s'entendre: c'est à ne savoir où se mettre.

Digitized by Google

ASMODÉE. Veux-tu te garer de la foule? Tiens, voilà ton affaire. (Il montre le refuge.)

L'ANNÉE. Qu'est-ce que cela?

ASMODÉE. Un refuge.

L'ANNÉE. Un refuge?

ASMODÉE. Oui, un endroit préparé pour sauver les piétons des voitures.

L'ANNÉE. Mais je ne vois pas de voitures.

ASMODÉE. Tu vas comprendre. Les endroits encombrés par les voitures sont ordinairement très-étroits, et il faut qu'un refuge soit très-large; donc si l'on mettait un refuge là où s'encombrent les voitures, les voitures monteraient sur le refuge, c'est évident.

LA FEMME DU TRINK-HALL. — A la fraîche! Qui veut boire?

L'ANNÉE. Tiens, j'ai soif.

ASMODÉE. Tu as soif; justement voici une invention de ta sœur, le trink-hall.

L'ANNÉE. Le trink-hall!

ASMODÉE. Oui, une importation flamande.

L'ANNÉE. Et qu'y boit-on?

ASMODÉE. De la groseille et de l'eau de Seltz, à moins que tu ne préfères de l'eau de Seltz et de la groseille.

L'ANNÉE. Ça m'est égal.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN MARCHAND DE COCO.

LE MARCHAND DE COCO. A la fraîche! Qui veut boire?

L'ANNÉE, le regardant. Encore une invention de ma sœur?

ASMODÉE. Ça! oh! non c'est l'ancien jeu; viens par ici! (A la Femme du trink-hall.) Une groseille à madame.

LE MARCHAND DE COCO, vivement. Un verre de coco, voilà!

LA FEMME DU TRINK-HALL. Comment! c'est encore toi?

LE MARCHAND DE COCO. Oui, c'est toujours moi, Larose; je lutterai jusqu'à ma dernière goutte de coco.

LA FEMME DU TRINK-HALL. Tu lutteras en vain; une personne distinguée comme madame préfèrera toujours boire, dans un verre propre, une groseille propre, offerte par une femme propre.

LE MARCHAND DE COCO. Ah! oui, ce que vous faites-là, c'est du propre. Retirer le consommateur de la bouche à un malheureux négociant! Et dire que voilà ce qu'on appelle le progrès!

AIR : *Maman, les petits bateaux*

Vraiment il semblerait
Que progrès veut dire
Détruire,
Car dès qu'il apparaît
Ce qu'on admirait
Disparaît.

Les voitures d'hier,
Les coucous d' mon enfance,
L'ancienne diligence
Ont fait place au ch'min d' fer.
Mais après le wagon,
S'il veut fair' davantage,
Il faudra qu'on voyage
En boulet de canon,

L'huile à quinquet s'en va,
L'huil' de pétrole arrive bien vite,
Mais qu'inventer ensuite
Pour briller et sauter mieux qu' ça.

De mes premièr's amours,
De mes chères grisettes,
Il a fait les lorettes,
Les biches de nos jours.
D' la biche, il fait déjà
Un' cocotte, un' Mad'leine;
Vraiment l'anné' prochaine
Je n' sais pas c' qu'il en f'ra.

La mode, ah! c'est bien pis,
On n' comprend plus rien aux programmes
De c' que portent les femmes
Et de c' que portent les maris.

Nous avions un fusil,
L'ancien fusil à pierre,
Qui fit l' tour de la terre,
D' la Seine aux bords du Nil.
Ce noble fusil-là,
Que le progrès immole,
C'était l' fusil d'Arcole,
D'Austerlitz et d'Iéna.

On y mit un piston,
Voilà qu'on y fourre une aiguille,
Et ça fait qu'on s' fusille
Avec brevet d'invention.

La victoir', maintenant
Qu'à s' tuer on s'évertue,
Reste au fusil qui tue
Plus vite et plus souvent!
Espérons que l' progrès
Cherche l' moyen possible
D'en faire un si terrible
Qu'on n' s'en sert jamais.

Vraiment il semblerait
Que progrès veut dire
Détruire,
Car dès qu'il apparaît
Ce qu'on admirait
Disparaît!

(Parle.) A qui le tour?

LA FEMME DU TRINK-HALL, de sa place. Renguines que tout cela! Madame est servie.

LE MARCHAND DE COCO, versant. Buvez-moi cela, ma petite dame, et vous verrez.

L'ANNÉE. Non; décidément, je ne veux pas faire de jaloux : je paye, à condition que vous boirez tous deux votre marchandise.

LA FEMME DU TRINK-HALL, jetant la consommation. Jamais!

LE MARCHAND DE COCO, même jeu. Plus souvent!

ASMODÉE et L'ANNÉE, riant. Ah! ah! ah! ah!

(A ce moment-là, on voit déboucher de premier plan, à droite, une douzaine de collégiens, suivis d'un surveillant. Tous les collégiens portent une valise et un sac de nuit.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, POPOL, TOTOR, CARCASSOL, MOULINET. HUIT AUTRES COLLÉGIENS. LE SURVEILLANT.

LE SURVEILLANT. Pas si vite, messieurs, pas si vite, j'ai peine à vous suivre.

POPOL. Laissons-le souffler un peu.

TOTOR. Je vas manquer mon train.

CARCASSOL. Nous resterons davantage ensemble.

LE SURVEILLANT. Arrêtez-vous.

CARCASSOL. Halte!

TOUS. Halte!

LE SURVEILLANT. Ouf! je n'en puis plus!

POPOL. Rompons-nous les rangs?

TOUS. Oui, oui...

LE SURVEILLANT. Je vous le défends!...

(Il s'essoie le front.)

TOTOR. On peut bien se rafraîchir à votre santé... à la buvette!

TOUS, quittant les valises et les sacs de nuit qu'ils jettent les uns sur les autres. A la buvette!

(Ils courent au trink-hall.)

LE SURVEILLANT. Allez vous désaltérer. Quant à moi, infortuné pion... je m'abreuve de mon malheur.

(Il s'assoit sur les bagages.)

ASMODÉE. Pardon, monsieur; votre pension déménage?

LE SURVEILLANT. Ce n'est pas une pension, c'est un lycée; nous ne déménageons pas, nous voyageons.

ASMODÉE. Pour votre santé?

LE SURVEILLANT. Non, pour la santé de ces garnements.

ASMODÉE. Comment ça?

LE SURVEILLANT. Grâce à la faculté laissée aux parents de faire changer leurs enfants de residence, selon que tel ou tel climat convient mieux à leur nature.

L'ANNÉE. C'est assez bien vu.

LE SURVEILLANT. Vous trouvez? Pas moi. J'ai pour mission de les conduire aux quatre points cardinaux, selon les colléges de province qu'ils ont choisis...

ASMODÉE. En effet, la profession de surveillant cosmopolite n'a rien de bien agréable.

LE SURVEILLANT. C'est-à-dire que je suis réduit à la condition de professeur errant... Si encore j'avais toujours cinq sous dans ma poche!

TOTOR. Eh bien! y sommes-nous? en route!

TOUS. En route!

LE SURVEILLANT. Vous les entendez?

TOUS LES ÉLÈVES.

AIR : *Clic, clac*; Lindheim (*Royaume des femmes*).

Clic, clac, voyageons (*Bis.*),
Marchons, courons, rions, chantons!
Quittons tous le boulevard,
Clic, clac, voyageons (*Bis.*),
Quittons le boulevard,
Vite au départ!

MOULINET.

Le jeu, c'est ma toquade,
Et j' vais, j' dois l'avouer,
Au collége de Bade,
Pour apprendre à jouer.

POPOL.

Dieppe a le privilége
D' nous instruire en bateau,
Et j' vais à son collége
Pour faire la pleine eau.

TOUS.

Clic, clac, voyageons, etc.

CARCASSOL.

Tout mon espoir se fonde
Sur le lycé' d' Bordeaux,
Et j' vais dans la Gironde
Fumer des p'tits bordeaux.

TOTO.

Moi, l'école des Chartres
Nuisait à ma santé;
J' vais au collég' de Chartres
Pour manger du pâté.

TOUS.

Clic, clac, voyageons, etc.

LE SURVEILLANT.

Puisque sans r'pos, ni trêves
Partout nous voyageons,
Pour coudur' six élèves
Faudrait être six pions;
Nous n' pouvons les soumettre,
Ni les morigéner,
Puisqu'on vient d' leur permettre
D' nous envoyer promener.

REPRISE :

Clic, clac! voyageons, etc.

LE SURVEILLANT. Assez de discours. En route!

POPOL. Ah! monsieur, je suis bien fatigué!

TOTOR. Et moi, donc!

MOULINET. Portez-moi ma valise!

POPOL. Portez-moi mon sac de nuit!

TOUS. Ah! oui; portez, portez mon bagage.

LE SURVEILLANT, chargé de tous les colis. Mais, saperlotte! me prenez-vous pour un wagon de marchandises?

TOTOR. Ah! tant pis, je suis trop fatigué.

(Il saute sur le dos du pion.)

Digitized by Google

LE SURVEILLANT, sortant avec les collégiens. Ah! sapristi! ah! saperdiouane! ah! saperlotte!

L'ANNÉE. Ah! le pauvre cher homme!

(Ici, grand bruit et cris au dehors, du côté opposé. La foule se précipite, courant au-devant d'un accident.)

L'ANNÉE. Ah! mon Dieu! qu'arrive-t-il?

ASMODÉE, qui est remonté. Un cheval échappé! Une femme, la tête en bas. Ah! c'est Sarah l'Africaine, de l'Hippodrome.

(Ici, l'on voit passer de droite à gauche une femme noire, en costume à plumet; elle est à cheval, la tête en bas, les jambes au l'air. La foule court sur ses traces; elle disparaît.)

L'ANNÉE. Ah! la malheureuse!

HENRI VIII, également à cheval et suivi de deux pages, qui se promènent ordinairement le long des Champs-Elysées pour annoncer l'Hippodrome, tous à cheval et courant après Sarah. Arrêtez! arrêtez! Quatre stalles à l'ombre à qui l'arrêtera!

(Ils disparaissent.)

L'ANNÉE. Quel est ce noble chevalier?

ASMODÉE. C'est Henri VIII.

L'ANNÉE. Le roi d'Angleterre?

ASMODÉE. De l'Hippodrome. (Clameurs au dehors.) Ah! on vient d'arrêter Sarah!

L'ANNÉE. Oui; le roi est descendu de cheval.

ASMODÉE. Les voilà qui reviennent de ce côté.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRI VIII, SARAH, L'INTRÉPIDE TONNERRE, UN VIEUX MONSIEUR.

L'INTRÉPIDE TONNERRE. La voilà, la voilà! C'est moi, l'Intrépide Tonnerre, qui vous la ramène.

ASMODÉE. L'intrépide; ce monsieur se vante d'être intrépide?

HENRI VIII. Oui, c'est lui, l'intrépide Tonnerre, qui, s'élançant avec intrépidité sur l'intrépide cheval de l'intrépide Sarah...

ASMODÉE. Ah! assez d'intrépidité! De quoi s'agit-il?

HENRI VIII. J'étais avec François Ier à présider le camp du Drap d'or, à l'Hippodrome...

UN VIEUX MONSIEUR. Oui, je sais... Ce fameux tournoi, où vous avez tous l'air de faire sécher des casseroles.

HENRI VIII. Oui, monsieur, c'est ça... Lorsque, tout à coup, nous voyons un cheval traverser l'arène au galop.

LE VIEUX MONSIEUR. Ah! mon Dieu! La reine de France ou d'Angleterre?

HENRI VIII. Mais non; l'arène de l'Hippodrome. Êtes-vous bête?

LE VIEUX MONSIEUR. Merci.

HENRI VIII. C'était madame qui voulait s'échapper du Cirque, comme autrefois elle s'était échappée du sérail du roi Théodoros.

ASMODÉE. Madame a fait partie d'un sérail?

HENRI VIII. Ça vous étonne? Moi aussi. Mais, des goûts et des couleurs...

ASMODÉE. Des couleurs surtout...

HENRI VIII. Telle que vous la voyez, elle est fille d'un père nègre qui avait deux femmes, une blanche et une noire.

ASMODÉE. Elle, pas fille de blanche?

HENRI VIII. Mais si, au contraire, elle fille de blanche.

ASMODÉE. Ah! bah!

HENRI VIII. Elle, autrefois, superbe blanche... Mais, hélas!

AIR d'HERVÉ : *Le royaume des femmes.*

I.

Sur la rive africaine,
Se croyant à Paphos,
Le roi Théodoros
Vit la Vénus nubienne;
Il l'emmena dans son sérail.
Je passe ici sur maint détail...
Mais un jour son tyran la frappe,
Et du sérail elle s'échappe
Sur son cheval, la tête en bas,
Pour qu'on ne la reconnaisse pas.
Troulalala!

TOUS.

Troulalala!

II.

D'Abyssinie en France
Elle a fait le parcours,
Courant, courant toujours,
Dévorant la distance
Sans prendre le chemin d'fer.
La tête en bas, les pieds en l'air,
On la vit traverser l'Espagne,
Et le Gironde et le Bretagne,
Et Maine-et-Loire, Chartres et Pantin,
Voilà ce qui changea son teint.
Troulalala!

TOUS.

Troulalala!

ASMODÉE. Comment, en vérité, elle a quitté l'Abyssinie et le sérail d'un roi pour s'engager à l'Hippodrome?

HENRI VIII. Oui, monsieur, par amour de l'art.

(Sarah qui, depuis un instant, ne cesse de faire de l'œil à l'Intrépide Tonnerre, fait un mouvement vers lui.)

L'INTRÉPIDE TONNERRE. Eh bien! qu'a-t-elle donc?

HENRI VIII. Elle sait que vous êtes intrépide et veut vous embrasser.

L'INTRÉPIDE TONNERRE. Jamais de la vie. Je suis intrépide, mais tenez-la bien.

HENRI VIII. Ici, Sarah, ici!

L'ANNÉE. Eh! quoi, monsieur, une dame! Vous supposez que son intention est d'embrasser un monsieur?

HENRI VIII. Elle n'a pas d'autre toquade. Il faut toujours qu'elle embrasse. L'autre jour, on la mena au Cirque des Champs-Elysées. Ne voulait-elle pas embrasser l'écuyer quadrumane?

ASMODÉE. Le singe... Je comprends ça. C'était de sa famille.

(Pendant ce dialogue, Sarah a tout doucement retiré son bras de celui de Henri VIII; elle y a substitué le bras d'un titi. Elle se précipite sur l'Intrépide Tonnerre et l'embrasse en s'écriant :)

SARAH. Koukouli, koukoula!

L'INTRÉPIDE TONNERRE. Ah! sapristi! Veux-tu t'en aller!

HENRI VIII. Ça y est. Ici, Sarah, ici!

L'ANNÉE, regardant l'Intrépide Tonnerre. Ah! mon Dieu, mais elle déteint!

L'INTRÉPIDE TONNERRE, le visage noirci. Elle déteint! (La foule rit.)

ASMODÉE. Mais oui. Comment, c'est une négresse à fond de cirage!

(Ici les deux pages ramènent les chevaux.)

HENRI VIII. Ah! voilà nos coursiers. A cheval, messieurs! à cheval!

SARAH, retournant à l'Intrépide Tonnerre. Koli, koli!

L'INTRÉPIDE TONNERRE, se sauvant par la gauche. Veux-tu te sauver!

SARAH, s'élançant à cheval. Koukouli, koukoula!

HENRI VIII, à cheval. En route!

(Il part par la droite, Sarah part par la gauche.)

HENRI VIII, s'arrêtant. Eh bien! pas par là, pas par là! Ah! la malheureuse! elle court après lui!

ASMODÉE. Et la tête en bas!

HENRI VIII, suivant Sarah. Douze places de l'Hippodrome à l'ombre à qui la ramènera!

(Il sort. Tout le monde le suit en riant.)

SCÈNE VI.

VAUDUISANT revient par l'avant-scène et s'adresse de nouveau au public.

Messieurs, je m'étais trompé; j'étais dans une parfaite erreur... Le fusil à aiguille a non-seulement une aiguille, mais c'est un fusil... tout ce qu'il y a de plus fusil. Seulement, l'aiguille est une aiguille à tricoter. Du reste, l'administration du théâtre du Châtelet, qui ne recule devant aucune dépense, vient d'en emprunter un... C'est très-curieux! On charge le fusil par la culasse; et quand l'aiguille, qui se trouve dans la cheminée, touche à la poudre fulminante, ça part. Comment touche-t-elle à la poudre fulminante? Voilà ce que l'on n'a pu m'expliquer; mais vous comprenez bien, n'est-ce pas?

Pour tirer, vous appuyez l'arme sur la cuisse droite. Ah! il faut vous dire que le fusil à aiguille se tire sur la cuisse droite, parce que, si on le portait à la figure, il partirait dans la figure, tandis qu'en le tirant sur la cuisse droite, il part sur la cuisse droite, ce qui ne risque pas de vous aveugler. Quant à la manière de le charger par la culasse...Ah! sapristi! J'ai oublié de demander comment... Pardon, messieurs; il faut que je retourne aux renseignements... Désolé de vous avoir dérangés. (Il sort.)

Changement.

LE PALAIS DES ÉPINGLES.

Décor allégorique représentant le royaume des Épingles.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASMODÉE, L'ANNÉE, ensuite PASSE-LACET.

L'ANNÉE. Pour un séjour bizarre... voilà un séjour bizarre. Où sommes-nous?

ASMODÉE. L'année précédente s'étant beaucoup occupée d'aiguilles, je le conduis dans le royaume des épingles.

L'ANNÉE. Dans le royaumes des épingles?

ASMODÉE. Et justement voici une de ses fortes têtes.

L'ANNÉE. Une forte tête d'épingle.

ASMODÉE. Oui, le grand majordome de la reine, le seigneur Passe-Lacet.

PASSE-LACET. Des étrangers... Que demandent monsieur et madame?

ASMODÉE. La faveur de visiter ce royaume.

PASSE-LACET. Ah! diable! C'est que le piqueur qui remplace en ce moment le maître des cérémonies est absent.

ASMODÉE. Et quel est ce piqueur?

PASSE-LACET. C'est le poinçon.

ASMODÉE. Ah! le poinçon est un piqueur... au fait...

PASSE-LACET. Ah! monsieur, il fait bien mal son service depuis quelque temps; depuis que tout le royaume est dans la désolation, lui seul est toujours en fête.

AIR : *Petit bouton d'or.*

Des fonctions qu'il exerce,
Se moquant beaucoup,
Chaque jour, sa gaieté perce
A propos de tout.
Chez lui jamais d'air superbe,
Toujours bon garçon;
Vous connaissez le proverbe :
Gai comme un poinçon.

ENSEMBLE.

Vous connaissez / Nous connaissons } le proverbe :
Gai comme un poinçon.

ASMODÉE. Mais ne me disiez-vous pas que votre royaume était dans la désolation?

Digitized by Google

PASSE-LACET. Hélas ! monsieur, l'année mil huit cent soixante-six datera, chez nous, comme une des plus néfastes ; et, tenez, justement j'aperçois la Pelote, elle pourra vous en dire quelque chose.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA PELOTE.

AIR : *Laissez les enfants à leur mère.*

LA PELOTE.

Seule, maintenant, je sanglote,
Je ne puis remplir mon emploi :
Gentille petite pelote,
Je n'ai plus d'épingles sur moi
Pour les questions les plus sottes.
On me prend, on m'enlève tout :
Je marche, moi des plus boulottes,
En pleurant, en criant partout :
Laissez les épingles aux p'lotes
Et les pelotes à leur clou.

L'ANNÉE. Comment ! on vous a privée...
LA PELOTE. De mes pensionnaires. Oui, madame, toutes les épingles se sont faites soldats, et maintenant, ce n'est plus sur une pelote qu'elles se mettent, c'est sur une carte d'Europe.
L'ANNÉE. En vérité ? Et ne pourrais-je les voir, moi, ces épingles soldats ?
ASMODÉE. Rien de plus facile. Regarde.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PREMIÈRE ÉPINGLE, suivie de plusieurs autres.

CHŒUR.

AIR de Victor CHÉRI.

Oui, nous voilà, nous voilà soldats,
Marchons au pas,
Marchons à de nouveaux combats !
En avant, marchons,
Gaiement, combattons.
En avant, marchons.
Ta, ra, ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta ! } *bis.*
Ta, ta, ta, ta, ta, ta ! }

PREMIÈRE ÉPINGLE.

Partout notre ardeur fut extrême,
Jamais rien ne nous arrêta ;
On nous vit triompher quand même,
Ici d'abord, ensuite là.
Sans que nulle épingle s'écarte
Du plan qu'on nous avait tracé,
Prêtes à parcourir la carte,
Nous avons toujours avancé...
Toutes pour être remarquées,
D'honneur nous nous sommes piquées.

ENSEMBLE.

Oui, nous voilà ! nous voilà soldats !
etc., etc.

L'ANNÉE. Eh bien ! je les trouve très-gentilles, moi, ces petites épingles.
ASMODÉE. Oui, elles sont piquantes. (A la première épingle). Et, avant d'être épingle guerrière, étiez-vous attachée quelque part ?
PREMIÈRE ÉPINGLE. J'étais attachée au fichu d'une nouvelle mariée.
ASMODÉE. Tiens ! tiens ! tiens ! tiens !
PREMIÈRE ÉPINGLE. C'est même là que son mari m'a remarquée ; eu venait d'annoncer ce qui se passait en Allemagne, et il était sorti pour acheter une carte géographique.

AIR de *Julie.*

Quand il revint, pour indiquer la route
Que tel ou tel avait à parcourir,
Cherchant une épingle, sans doute,
Il m'aperçoit. Vite, sans prévenir,
Il me détache et le fichu s'écarte.
Que pensa-t-il ? Je n'en sais rien ;
Mais, en ce moment, je sais bien
Qu'il ne regardait plus la carte.
(Bruit au dehors.)

L'ANNÉE. Qu'est-ce que cela ?
ASMODÉE. D'autres épingles.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA DEUXIÈME ÉPINGLE, suivie d'autres épingles.

CHŒUR.

AIR de M. Victor CHÉRI.

Ta, ra, ta, ta, ta, ta, ta, ta,
C'est au son
Du clairon,
Ta, ra, ta, ta, ta, ta, ta, ta,
Que nous marchons déjà.
Ta, ra, ta, ta, ta, ta, ta, ta,
Oui, c'est à ce bruit là,
Ta, ra, ta ta, ta, ta,
Qu'on nous reconnaîtra.

DEUXIÈME ÉPINGLE.

Toujours, marchant du même pas,
Nous sommes de braves soldats,
Que, même au milieu des combats,
Le nombre n'intimide pas.

L'ANNÉE. Et c'est là tout ?
ASMODÉE. Non pas, nous avons la troisième boîte. Attention !

SCÈNE V.

LES MÊMES, TROISIÈME ÉPINGLE.

CHŒUR.

AIR *italien.*

Voilà, voilà l'Épingle volontaire,
Riant toujours des dangers de la guerre,
Quand des combats la trompette guerrière
Donne le signal,
On y va comme au bal.

TROISIÈME ÉPINGLE.

Partons, partons,
Et combattons.
On nous appelle aux armes,
Partons soudain.
C'est au sein
Des alarmes
Qu'on nous attend,
Vite en avant.
Les combats ont des charmes,
Partons gaiement.
En avant !
En avant !

CHŒUR.

Voilà, voilà l'Épingle volontaire,
Riant toujours des dangers de la guerre.
Quand des combats la trompette guerrière
Donne le signal,
On y va comme au bal !

TROISIÈME ÉPINGLE. Eh bien ! se bat-on ?
ASMODÉE. Mais non, on ne se bat plus, l'affaire est arrangée.
TROISIÈME ÉPINGLE. Comment ! On ne se bat plus ? Mais je veux me battre, moi !
ASMODÉE. Eh bien ! battez-vous.
TROISIÈME ÉPINGLE, marchant sur lui. Pas moi, je veux battre les autres.
ASMODÉE. Eh ! dites donc, moi, pas belliqueux, moi, Asmodée, diable parisien...

TROISIÈME ÉPINGLE.

AIR du *Pas redoublé.*

Que m'importe, je veux encor
Des luttes, des conquêtes ;
Je veux, je veux tenter le sort.
Sonnez, sonnez, trompettes !
Je veux des combats fabuleux.
Je veux, je veux la guerre.

ASMODÉE.

Je veux, je veux, je veux, je veux.
Vous êtes volontaire...

L'ANNÉE, à l'Épingle. Allons, calmez-vous ; et toi, montre-moi comment on s'est servi de ces épingles.
ASMODÉE. C'est facile. Nous supposons une carte d'Europe. Épingles, à vos places !

(Tambour. — Les épingles se placent.)

LE JEU DES ÉPINGLES.

ASMODÉE.

AIR : *Généraux de Brabant* (HERVÉ).

Faisant battre la charge et sonner le tocsin,
Tout un pays s'armait contre un pays voisin,
Et l'armée en deux corps pour se venir aux mains,
Attaque l'ennemi par différents chemins.

(Un premier groupe d'épingles court se placer à gauche.)

ENSEMBLE.

Allons !
Marchons !

ASMODÉE.

Presqu'au même moment, un autre peuple aussi
Par deux routes s'élance, et bientôt le voici
Sur le point désigné pour combattre un plus fort,
Arrivant par le sud, arrivant par le nord.

(Un deuxième groupe court se placer à droite.)

ENSEMBLE.

Allons !
Marchons !

ASMODÉE.

Le pays dont partout les soldats sont bloqués
Défend avec ardeur tous les points attaqués.
Mais, on a pu le voir, la valeur ici-bas
Ne règle pas toujours le destin des combats.

(Le troisième, placé au fond, recule devant l'attaque des deux autres.)

ENSEMBLE.

Allons !
Marchons !

(Sur un rire d'Asmodée le simulacre de combat s'arrête.)

ASMODÉE. N'est-ce pas que les hommes sont de terribles enfants, et ils parlent de progrès !...

AIR de *Fanchon.*

Partout la moisson blonde
Se présentait féconde
Avec son beau tapis
D'épis.
Soudain l'on s'extermine.
Quand la guerre s
Passé par là,
Arriva la famine.
Le progrès, le voilà.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans la vallée ombreuse,
Une maison joyeuse
Paraissait être un nid
Béni.
Quelques débris des pierres,
Une armée a
Passé par là.
Et les hommes sont frères !
Le progrès, le voilà.
(On entend le tambour.)

L'ANNÉE. Qu'est-ce que cela ?
ASMODÉE. Ce sont les épingles qui sont rappelées dans leurs boîtes, puisque la paix est faite.

(On entend le tambour, et toutes les épingles sortent au pas gymnastique.)

Changement.

Digitized by Google

LE PALAIS DE LA RÉCLAME.

(Un intérieur fantastique.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ASMODÉE, L'ANNÉE.

L'ANNÉE. Le singulier séjour!

ASMODÉE. Tu es ici dans le palais de la réclame. Le prince régnant est Prospectus Trente Mille. Tu vas te trouver en sa présence.

(Fanfares et grosse caisse. Vacarme énorme.)

L'ANNÉE. Le voilà, sans doute.

ASMODÉE. Il n'a pas l'air de faire beaucoup de bruit aujourd'hui : c'est étonnant.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PROSPECTUS, LA PRIME, L'ANNONCE, LE BONIMENT, LE BAGOU.

(Chacun une trompette à la main.)

ENSEMBLE.

Air de Victor Chéri.

Accourez / Accourons } tous, c'est le moment,
L'audience
Commence,
Accourez / Accourons } tous, c'est le moment.
Et d'zing! et v'lan!

PROSPECTUS. Des étrangers! Vous avez besoin de mes services? Je suis à vous, à l'instant; le temps de donner mes instructions.

ASMODÉE. A vos aides de camp?

PROSPECTUS. A mes aides du cancans. Cancans, nouvelles, bruits, annonces, réclames, je ne puis rester une minute sans propager dans mes Etats tout ce qui concerne le mien... d'état.

L'ANNÉE. Faites comme chez vous.

PROSPECTUS, appelant. L'Annonce!

L'ANNONCE. Présente!

PROSPECTUS. Ces réclames aux journaux pour annoncer que tous les théâtres ont d'immenses succès. File! (L'Annonce prend les réclames et sort. Appelant.) La Prime!

LA PRIME. Voilà!

PROSPECTUS. Cours dans tous les magasins de blanc. Voici la liste des articles de haute lingerie à distribuer aux nouveaux abonnés de l'*Etendard*. N'oublie pas les torchons. En route! (La Prime sort. Appelant.) Le boniment!

LE BONIMENT. On y va.

PROSPECTUS. Le bazar espagnol des cachemires allemands fait un grand déballage de foulards français. Il faut un aboyeur à la porte... Chaud! chaud! va faire ton boniment à grand orchestra!

LE BONIMENT. J'y cours... ohé les autres!... (Il sort.)

PROSPECTUS, appelant. Le Bagou!

LE BAGOU. A vos ordres!

PROSPECTUS. La maison Claquados se plaint de ses employés. Ils font de l'œil aux cheotes et négligent la marchandise. Les magasins de Rifflandard ne trouvent plus à écouler leurs rossignols. Va redonner du ton, du chien, du zinc, du bagou en un mot, à tout ça!... et preste!...

LE BAGOU. J'y vole!

PROSPECTUS. N'en fais pas plus que je ne t'en demande. (Le Bagou sort. A Asmodée et à l'Année.) Maintenant, tout vôtre...

ASMODÉE. Madame désire avoir l'honneur de faire votre connaissance. Elle veut admirer les ressources de votre génie inventif, connaître enfin vos exploits de 1866.

PROSPECTUS. Madame, j'ai débuté par une affiche célèbre : c'est moi qui ai fait placarder sur les murs de Paris : *Enfin, nous avons fait faillite*! manière ingénieuse d'inspirer de la confiance aux Parisiens. Depuis, j'ai bouleversé le monde, et, sans vous parler de l'élixir de Bade, dont j'ai fait une liqueur à ressusciter le Grand Théâtre Parisien, sans vous parler de mes postillons-réclame, de ma voiture-pot-au-feu, de ma voiture-botte, de ma voiture-soufflet et de tant d'autres chefs-d'œuvre, j'arriverai tout de suite à mes inventions de cette année. Paraissez, affiche dorée de mil huit cent soixante-six!

(Ici paraît une femme-annonce, portant une grande affiche dorée au bout d'une perche.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'AFFICHE DORÉE, LE PROSPECTUS.

L'AFFICHE DORÉE, retournant sa pancarte. Présente. Demandez, faites-vous servir. L'affiche en satin, avec lettres en or! presque une fortune sur un mur. Nous avons des mères de famille qui n'ont jamais été vêtues comme ça.

PROSPECTUS. C'est au point qu'on est obligé de faire suivre les afficheurs par des factionnaires pour les empêcher de filer en Belgique.

ASMODÉE. Et cela fait-il venir plus de monde dans les théâtres.

PROSPECTUS. Faut-il dire la vérité?

ASMODÉE. Bah! une fois par hasard.

LE PROSPECTUS.

Air de *la Robe et les Bottes*.

La foule est par l'œil attirée;
Mais bonne renommée encor
Vaut mieux qu'une affiche dorée.
Tout ce qui brille n'est pas or
Lorsqu'au dehors on se montre si riche,
Au dedans, plus rien ne surprend,
Et plus il met de l'or sur son affiche,
Moins un théâtre fait d'argent. } *bis.*

PROSPECTUS. Mais tout cela n'est rien, en comparaison du triomphe que j'ai obtenu cette année, en Angleterre, avec mes réclames pour le décapité parlant du colonel Hospodar.

ASMODÉE. Le décapité parlant!

PROSPECTUS. Ah! il est vrai que c'était fort curieux. Voulez-vous en juger?

L'ANNÉE. Certainement.

PROSPECTUS. Apportez une table, n'importe laquelle. (On apporte une table.) Veuillez regarder, monsieur, si un homme peut se cacher là-dedans!

ASMODÉE. Un homme?

PROSPECTUS. C'est impossible, n'est-ce pas?

ASMODÉE. Oh! tout à fait impossible!

PROSPECTUS. Eh bien! monsieur, nous placerons la table ici, au milieu. Et maintenant, (Au public.) Personne n'aurait sur soi une tête d'homme à me prêter, sans corps? Non! Alors, je suis obligé de me servir de la mienne.

L'ANNÉE. De la vôtre?

PROSPECTUS. Non pas de celle-ci... (A la consternation.) Qu'on m'apporte ma tête ordinaire. (On la lui apporte devant la boîte.) Vous voyez que c'est bien une vraie tête, et nullement préparée... à parler surtout. Ah! j'oubliais. Il faut vous figurer que vous êtes dans une cave; un peu d'obscurité et un trémolo à l'orchestre feront bien... (Nuit à la rampe et trémolo à l'orchestre.) Vous voyez, je pose la tête sur la table. Aucun escamotage n'est possible... Robert-Houdin lui-même ne pourrait changer de tête en ce moment. (Posant la tête sur la table et la découvrant.) Vous voyez, c'est bien la même. Eh bien? veuillez l'interroger : elle vous répondra.

L'ANNÉE. Moi! est-il vrai, monsieur, que vous ayez été décapité? (Ici la tête de Vaulusant se redresse, il ouvre les yeux, il ouvre la bouche, il fait des grimaces et éternue, puis il dit :)

VAULUSANT. Le fusil à aiguille diffère du fusil Chassepot par la culasse qui, au lieu d'une cheminée à la prussienne, renferme une cheminée à la française...

L'ANNÉE. Mais vous ne répondez pas à la question!

VAULUSANT. L'aiguille au lieu de se trouver dans le canon...

L'ANNÉE. Est-il vrai que vous ayez été décapité?

VAULUSANT. C'est-à-dire elle se trouve bien dans le canon, mais elle ne s'y trouve pas.

L'ANNÉE. Je vous ordonne de me répondre!

(Vaulusant se levant et emportant la table qui lui sert de collerette.)

VAULUSANT. Ah! mais, c'est ennuyeux cela! J'ai été engagé pour expliquer le fusil à aiguille, et l'on me fait jouer le décapité! J'en ai assez, ça m'embête, j'en ai assez! (Il sort.)

ASMODÉE. Ah! nous avons vu le truc!

PROSPECTUS. Chut! silence! Ne le dites pas, et passons aux cartes-programme.

L'ANNÉE. Qu'est-ce que cela?

PROSPECTUS. L'une de mes inventions les plus réussies. La carte-programme, avec la photographie des artistes et la distribution de la pièce. (Il prend une poignée de cartes et les jette dans la salle.)

L'ANNÉE. Ah! mon Dieu! que faites-vous là?

PROSPECTUS, continuant. Je propage mon idée. Ça ne coûte que la peine de les attraper. (Musique et distribution des cartes. Là... fini! Il n'en reste plus. Hein? Plaît-il? On en demande encore. Lâchez les écluses. (Pluie de cartes dans la salle tombant de la coupole.)

UN MONSIEUR, se levant au balcon. Pardon, monsieur. Eh! monsieur!

PROSPECTUS. Monsieur...

LE MONSIEUR. Je n'en ai pas. Veuillez m'en jeter une.

PROSPECTUS. Pardon, monsieur, je suis certain de vous en avoir jeté au moins deux!

LE MONSIEUR. Monsieur, je vous affirme...

PROSPECTUS. Et moi aussi, monsieur, je vous l'affirme.

LE MONSIEUR. Monsieur, cette affirmation devant ma première affirmation.

PROSPECTUS. Ça demande une confirmation. Vous pouvez vous fouiller. Videz vos poches!

LE MONSIEUR. Ah! c'en est trop! Une injure à un spectateur payant; monsieur, voici mon adresse, et je vais vous attendre au café Poyer!

PROSPECTUS. Bravo! Guguste; très-bien joué!

ASMODÉE. Comment? C'était encore...

PROSPECTUS. La réclame parlée. Tenez, vous allez voir. (Il développe un papier que le monsieur lui a envoyé avec une pierre de deux sous, et lit :) Mon caissier a pris la fuite, et c'est pour le poursuivre que je liquide à 80 pour 100 de perte. Passage des Deux-Boules, 103, M. Margageat, fabricant de chaufferettes.

ASMODÉE. Ah! c'est trop fort!

L'ANNÉE. C'est horrible!

PROSPECTUS. Horrible! allons donc! Tout ici-bas n'est-il pas réclame et prospectus!

Air : *Mari dans du coton*. (Victor Chéri.)

Le mari qui dit encor
Mon épouse est un vrai trésor,
Modèle de sagesse,
Elle est plus pure que Lucrèce;
La mère qui dit partout
Que sa fille est habile en tout,
Qu'elle est sage et timide,
Innocente, chaste et candide,
Chacun fait son prospectus.
Et pour se donner des vertus,
Tout le monde avec talent
Fait de la réclame en parlant.

Un bourgeois veut-il vanter
La maison qu'il vient d'acheter,
Avant tout il affecte
L'éloge de l'architecte.

Digitized by Google

Chaque malade à dessein
Vous propose son médecin;
Comme docteur quel autre
Peut jamais valoir le votre?
Chacun fait son prospectus,
Et pour se vanter tant et plus,
Tout le monde avec talent
Fait de la réclame en parlant.

Quand la nature verdit,
L'oiseau qui chante dans son nid,
Au printemps qu'il acclame,
Ne fait-il pas une réclame?
La rose qui va s'ouvrir,
Lorsque nous la voyons pâlir
Devant le sein d'Estelle,
Est une réclame pour elle.
Pour finir, notez ce point,
Que je suis par mon embonpoint,
Par ma gaieté, ma rondeur
Une réclame en Créateur!

L'ANNÉE. Eh bien! moi je changerai tout cela, et quand je devrais m'adresser à la presse...

PROSPECTUS. La presse! Voulez-vous savoir ce qu'elle promet à ses lecteurs, la presse? Écoutez.

SCÈNE IV.

LE PROSPECTUS, L'ANNÉE, ASMODÉE, puis *LE NOUVEL ILLUSTRÉ, L'ÉTENDARD, LA GAZETTE UNIVERSELLE, LA LIBERTÉ, LE MOUSQUETAIRE.*

LES JOURNAUX.

CHŒUR.

AIR de M. Victor Chéri.

Achetez-moi pour cinq centimes,
Et je vous donnerai des primes,
Car tous les journaux nouveau-nés
Veut enrichir leurs abonnés.
A nos lecteurs nous rapportons
Beaucoup plus que nous ne coûtons.
Mon journal, qui se vend très-bien,
Ne coûte rien.

PROSPECTUS.

Chacun de ces journaux spécule
Sur notre siècle qui calcule.
Les uns, sans regarder aux frais,
Vous offrent des bons de rabais;
Les autres vous offrent pour lot
Un album ou du calicot,
Ou des bons à négocier
Chez l'épicier.

ASMODÉE.

Ah! c'est trop de charlatanisme.
Le dernier mot du journalisme
Sera donné par moi: je veux
Publier le *Diable boiteux*.
Oui, je vais fonder un journal,
Plus grand et plus phénoménal,
Où tous ceux qui s'abonneront
S'enrichiront!

TOUS.

Montrez-nous donc ce journal-là,
Nous voudrions bien voir cela!

ASMODÉE.

Je vous le montre : le voilà!

CHANGEMENT.

Un rideau de manœuvre tombe du cintre : on lit :

Bureaux : PLACE DU CHATELET

DIABLE BOITEUX

Rédacteurs principaux : MM. CLAIRVILLE, E. BLIN et A. FLAN

Journal à deux centimes

TROIS NUMEROS POUR UN SOU

(On reçoit les vieux boutons et la monnaie suisse)

Il y a une remise de mois pour les abonnements

Tous les manuscrits non insérés seront envoyés aux autres journaux

PRIMES ABRACADABRANTES D'EXTRAORDINAIRISME

Quiconque s'abonnera seulement pour trois heures aura droit :

1° A 777,777 mètres de terrain à choisir entre le Louvre et les Tuileries (on ne répond ni de la qualité ni de la prise de possession);
2° A une place importante à Paris, telle que la place de la Concorde, la place du Palais-Royal, la place des Victoires, etc. (cette place pourra être occupée par plusieurs personnes à la fois);
3° A une splendide voiture à deux chevaux et à quatre roues, peinte en jaune, avec cocher et laquais derrière.

NOTA. — Il est indispensable, pour jouir de cette Prime, de remettre, chaque fois qu'on s'en sert, trente centimes d'indemnité au laquais de derrière.

LE MONDE POLITIQUE

Confiance! confiance!
La paix, c'est la pacification!
La pacification, c'est la tranquillité;
La tranquillité, c'est le calme;
Le calme, c'est la quiétude;
La quiétude, c'est le repos;
Le repos, c'est l'espoir;
L'espoir, c'est la foi!

E. 1,000.

LE MONDE THÉATRAL

THÉATRE DES DÉLASSEMENTS PLASTIQUES

Première représentation de : *Je me fouille!* comédie de mœurs en un acte, du célèbre Pitanchard.

Isidore aime Julie, Julie aime Isidore; le père de Julie refuse son consentement.

— Je me fouille, dit Isidore. — Survient l'oncle d'Isidore qui a fait fortune en Amérique.

— Je me fouille aussi, dit-il. Et il tire de sa poche une fortune.

Le père de Julie donne alors son consentement.

Le rideau baisse.

Cette comédie prise sur le vif de nos mœurs contemporaines, profondément creusée dans le cœur humain, a obtenu un succès d'enthousiasme.

Aujourd'hui troisième et dernière représentation.

LE MONDE PARISIEN

Le duc et la duchesse de Chocnosof sont rentrés à Paris et ont inauguré le splendide hotel qu'ils ont fait construire rue Maubuée.

— *M. Saligot* est en instance pour obtenir l'autorisation de changer son nom contre celui de la Porte-Saint-Denis.

— La marquise de Cocofélé épouse son chasseur.

DERNIÈRES NOUVELLES

Les parents du chasseur refusent leur consentement.

LE MONDE TÉLÉGRAPHIQUE

Berlin, mercredi.

Rien de nouveau.

Vienne.

Voir les dépêches de Berlin.

Londres.

Voir les dépêches de Vienne.

Service de nuit.

Londres.

Rien de neuf.

Berlin.

Voir les dépêches de Londres.

Vienne.

Voir les dépêches de Berlin.

LE MONDE JUDICIAIRE

Le monsieur qui a volé hier au soir deux couverts d'argent est prié de passer à la préfecture *de police* pour affaire qui la concerne.

LE MONDE FINANCIER

Une société de caissiers vient de s'établir pour l'exploitation des trains de plaisir pour la Belgique.

Retour après prescription.

Marché de Paris.

Les crinolines remontent encore.
Le coton aussi.

LE MONDE DES ANNONCES

— Je suis à Clichy.
— Pourquoi?
— Parce que j'ai voulu vendre mes marchandises à perte.
Et je continue :
— Pourquoi?
— Parce que je m'amuse à Clichy.

LE MONDE MILITAIRE

Gardé à vous!
Portez armes!
Arme au bras!
A droite aligne
Fixe!
Portez armes!
Reposez vos armes!
Place repos!

LE MONDE MÉTÉOROLOGIQUE

Le thermomètre a baissé.
S'il fait beau demain, il ne fera pas laid.
S'il pleut, il tombera de l'eau.
Hier, il a tombé de la grêle. C'est le moment de se faire revacciner.
La Méditerranée est tranquille comme Baptiste.
La Manche a beaucoup de vent.

LE MONDE SPORTIQUE

COURSES DE LA MARCHE

Allumette est arrivée première. — Son jockey s'est tué.

Poudre-de-Riz a gagné le prix de la Rivière. — Son jockey est encore dedans.

Lorabo a remporté la victoire sur *Brosse-à-Dents*. — Leurs deux jockeys n'ont plus qu'une jambe à eux deux.

AVIS. — On demande des jockeys.

LE MONDE GASTRONOMIQUE

LE MENU DE DEMAIN

Potage au phénol Bobeuf.
Beau bœuf au phénol.
Bifteck à l'acide phénique.
Pommes de terre sautées à l'huile de pétrole.

Digitized by Google

LE PALAIS DE NOSTRADAMUS.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASMODÉE, L'ANNÉE, NOSTRADAMUS.

ASMODÉE. Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous-ici.

L'ANNÉE. Où sommes-nous?

ASMODÉE. Dans le palais de Nostradamus.

L'ANNÉE. Nostradamus?

ASMODÉE. Un savant devenu très-riche, car il a fondé sa popularité et sa fortune sur la crédulité humaine.

L'ANNÉE. Bah! sur ce point, je ne serai sans doute pas plus forte que mes devancières : Imitons-les... Consultons le sorcier.

ASMODÉE, se retournant et voyant Nostradamus. Le voici : il est plongé dans ses méditations. (L'appelant.) Hé! savantissime confrère, bonjour. Je t'amène l'Année 1867 : veux-tu bien lui tirer son horoscope?

NOSTRADAMUS. Volontiers... (Appelant.) Par Esueh et Derrderah! par les prédictions et les aberrations! paraissez, constellations du zodiaque, et annoncez à l'année 1867 quel sera le sort de chacun de ses douze mois.

(Ici paraissent les douze mois à la suite les uns des autres. Chacun d'eux a son groupe spécial au milieu d'un immense cortége dans lequel se succèdent les douze signes du zodiaque personnifiés et portés en triomphe. En passant devant l'Année 1867, chaque mois donne un bulletin que l'Année parcourt et qu'elle jette ensuite dans un trépied qu'on a placé devant elle. Après le défilé.)

ASMODÉE, à l'Année. Eh bien! es-tu satisfaite?

L'ANNÉE. Enchantée!... ravie!... 1867 promet beaucoup...

ASMODÉE. Oui... mais promettre et tenir... Enfin.

PREMIER COUPLET.

(AIR des *Chevaliers de la Table ronde*. (HERVÉ.)

Voici les douze nouveaux mois
De la nouvelle année,
De ce long cortége tu dois
Rester environnée.
Toi, Janvier, ramène à grands pas
L'heureux jour des étrennes,
Jour où les baisers de Judas
Se donnent par centaines.
Le monde est triste, il est vieux;
Saisons, soyez bonnes,
Donnez-lui des jours heureux,
Des nuits folichonnes.

CHŒUR.

Jamais plus joli lutin
Ne chanta la ronde:
Tu sauras, cher diable,
Tu sauras, cher diablotin,
Charmer tout le monde.
1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12:
Laiton, laiton, tra, la, le!

DEUXIÈME COUPLET.

Les mois d'hiver, les mois d'été
Te promettent d'avance
Prospérité, Fertilité,
Bonheur, joie, abondance.
Pendant ton règne on te prédit
La paix dans les ménages,
Les auteurs auront de l'esprit,
Les filles seront sages.
A toi toutes les vertus,
Et ne va pas rire
De ce que Nostradamus
Vient de te prédire.

CHŒUR.

Jamais plus joli lutin,
Etc., etc., etc.

TROISIÈME COUPLET.

Mais le temps s'écoule, et le temps
Est un vieillard perfide.
Crois-moi, ne perds pas trop d'instants,
Allons, viens, suis ton guide.
Beautés, merveilles à tout prix
Doivent charmer ta vue
Viens des nouveautés de Paris,
Poursuivre la revue.
Le voyage n'est pas cher,
Il est agréable
Quand on est dans cet enfer,
Guidé par le diable.

CHŒUR.

Jamais plus joli lutin,
Etc., etc., etc.

TOUS.

Vive l'Année 1867!!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

LE BOULEVARD DU TEMPLE

(Le théâtre représente un coin du boulevard du Temple. Vue prise des *Magasins réunis*, tels qu'ils seront après leur achèvement définitif).

SCÈNE PREMIÈRE.

ASMODÉE, L'ANNÉE, PONCINET en tourlourou, un pot de fleurs à la main.

ASMODÉE. Allons, allons, viens donc!

(Il se jette dans Poncinet, qui est entre du côté opposé.)

PONCINET. Que je vous prie de m'excuser.

ASMODÉE. Vous ne pouviez pas regarder devant vous?

PONCINET. Que si vous aviez suivi les conseils que vous me donnez, vous ne vous seriez pas jeté dans moi.

ASMODÉE. Il a raison.

L'ANNÉE. Oh! les jolies fleurs!

PONCINET. Que je les porte à la payse, parce que c'est le dernier jour du Marché aux fleurs.

L'ANNÉE. Comment! son dernier jour?

PONCINET. Comparativement que les fleurs ne vont plus avoir de marché, à cause que le Marché aux fleurs du Château-d'Eau va-t-être supprimé relativement aux *Magasins réunis* que voilà.

L'ANNÉE. Oh! comme c'est grand!

PONCINET. Que relativement on doit y vendre de tout ce que produit la nature, tel qu'armoires à glace, cachemires des Indes et autres bibelots, et que tant plus qu'on y dépensera d'argent, tant plus qu'on s'enrichira.

L'ANNÉE. En vérité?

ASMODÉE. Expliques-nous donc un peu ça.

PONCINET. Voilà que je le tiens du caporal Civet. Une supposition que vous avez cent francs dans votre poche et que vous vous disiez : — J'veux acheter un cachemire de cent francs à ma payse sans dépenser mes cent francs.

ASMODÉE. Sans les dépenser?

PONCINET. Vous entrez aux Magasins réunis, vous donnes vos cent francs, on vous donne un cachemire, et on vous rend vos cent francs.

L'ANNÉE. On vous les rend?

PONCINET. C'est-à-dire on ne vous les rend pas, on vous donne un bon de cent francs pour dans un an, deux ans, cinq ans, ou dans cinquante ans; ça dépend de la chance; vous les avez bien, mais vous ne les avez plus : on les a mis de côté pour plus tard.

AIR de *l'Apothicaire*.

On vous les rend dans deux, trois ans
Ou cinquante ans, et, faut vous l'dire,
On peut avec les mêm's cent francs
Ach'ter un autre cachemire.
Donc un amoureux, pour cent francs,
Pourra, sans fouiller dans sa caisse,
Acheter, tous les cinquante ans,
Un cachemire à sa maîtresse.

ASMODÉE. Mais ce que je ne vois pas, c'est l'avantage que trouvera le marchand à vous faire cadeau de son cachemire.

PONCINET. Que moi non plus, je ne le vois pas, mais que le caporal Civet le voit et que ça me suffit, attendu que le caporal Civet est plus malin que moi-z-et vous, non que vous et moi; non, je disais bien, que moi-z-et vous.

(Il sort.)

ASMODÉE. Eh bien! que penses-tu de toutes les inventions de ta sœur?

L'ANNÉE. Mais je pense qu'elle avait beaucoup d'imagination.

ASMODÉE. Ce n'est jamais cela qui manque aux femmes.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HÉLOÏSE.

HÉLOÏSE, à Asmodée. Pardon, monsieur.

ASMODÉE. La belle enfant!

HÉLOÏSE. Je viens d'un peu loin, et je crois que je me suis perdue dans Paris.

ASMODÉE. Cela arrive quelquefois aux jeunes filles. Quel renseignement me demandez-vous?

HÉLOÏSE. Je voudrais savoir mon chemin pour retourner à la commune des Lilas.

ASMODÉE. La commune des Lilas! C'est singulier, moi qui connais toutes les communes de France... je ne connais pas celle-là...

HÉLOÏSE. Oh! monsieur, elle est toute nouvelle. Elle est de cette année.

L'ANNÉE. Ah! ma sœur s'est aussi mêlée de faire des communes!

HÉLOÏSE. La commune des Lilas se trouve entre les localités de Romainville, de Pantin et de Bagnolet.

ASMODÉE. Ah! j'y suis, les anciens près Saint-Gervais! Eh bien! vous n'avez qu'à prendre le faubourg du Temple à votre droite et toujours tout droit.

HÉLOÏSE. Merci, monsieur.

ASMODÉE. Un instant! un instant! Parlez-nous un peu de votre commune.

HÉLOÏSE. Oh! c'est une jolie commune, allez!

L'ANNÉE. Son nom est charmant.

HÉLOÏSE. Et nous sommes bien contents.

ASMODÉE. Pourquoi?

HÉLOÏSE. Figurez-vous que nous avons depuis trente ans, sur l'ancien emplacement de la commune actuelle, un de nos meilleurs romanciers, l'auteur de *la Demoiselle* de *Belleville*.

ASMODÉE. *La Demoiselle de Belleville?*

HÉLOÏSE. Il y a un autre mot... mais moi je dis demoiselle.

ASMODÉE. Eh bien?

HÉLOÏSE. Eh bien! on nous promet que toutes les rues de la commune vont porter le titre de ses romans.

ASMODÉE. Tiens! c'est une idée.

HÉLOÏSE. Certainement.

Digitized by Google

AIR de *M. Mangeant.*

Pour les bonnes, on termine
La rue de Monsieur Dupont,
Et, près de la rue Zirine,
Cell' de mon voisin Raymond.
Nous d'vons avoir la rue Jean
Et la rue du Bon-Enfant.
Du pays, chaque maison,
D'la maison Blanch' prendra l'nom.
Auprès d'la rue Cerisette
Rue Sœur-Anne, et les Tourt'reaux
Trouv'ront près d'la rue Georgette
La vallé' des Coqu'licots.
Déjà, la rue Moustache part
De cell' d'André l'Savoyard,
Dans le quartier sans pareil
D'la laitier' de Montfermeil.
Nous avons, comm' rue bâtarde,
La rue d'madam' Montflanquin.
Nous avons l'clos d'la Goillarde
Et l'impasse Cerotin.
D'nos quartiers, les noms variés
Aux gens s'ront appropriés ;
D'celui des maris trompés,
Nous nous sommes occupés.
Ah ! dame, entre nous, j'éprouve
D'la peine à dire c'mot là,
Mais dans ces romans je trouve
Un titre qui veut dire ça.

(Héloïse sort.)

L'ANNÉE. Elle est drôlette.

ASMODÉE. Mais oui.

BELAVOIR, en dehors. Allons, pousse donc, que je te dis.

L'ANNÉE. Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que cela ?

ASMODÉE. Cela, c'est la *Chanson des Rues*; cette année, elle s'est fait accompagner au piano, comme une demoiselle de bonne famille.

L'ANNÉE. Au piano !

SCÈNE III.

LES MÊMES, BELAVOIR, FARFOUILLET, DODOR, RAISINET.

(On voit paraître Belavoir et Dodor tirant un traîneau à bras sur lequel est un piano.)

BELAVOIR. Allons donc, Farfouillet ; pousse donc, ma vieille.

FARFOUILLET, poussant. Eh ! j'pousse, mon petit père; c'est c'faignant d'Raisinet qui ne pousse pas.

RAISINET, une pipe à la bouche, portant une harpe en sautoir. J'peux pas, j'ai mon harpe.

BELAVOIR. Heureusement, nous v'là arrivés. Halte, les chevaliers du bemol !

ASMODÉE. Comment ! vous, au boulevard du Temple? vous avez donc quitté votre place de la Pointe-Saint-Eustache ?

BELAVOIR. J'vas vous dire : nous inondions de flots d'harmonie l'ancien fort de la halle; vous savez, ce pavillon de pierre qu'on démolit en ce moment ?

ASMODÉE. Eh bien ?

FARFOUILLET. Eh ben ! puisqu'on l'démolit, nous n'pouvions pas rester d'ssous.

RAISINET. Faut ét'juste, ça serait indigeste !

DODOR (à Raisinet, qui lui met le doigt dans l'œil). Prends donc garde, grand bête.

RAISINET. T'es si grand qu'on n'te voit pas.

DODOR. Avec ça qu't'es bel homme... O c'tambour-major !

FARFOUILLET. Silence, les astecs !

L'ANNÉE. Vous donnez un concert à quatre ?

RAISINET. A quatre.... Et Boquillon, notre tambour-major de basque, et son épouse, mame Adèle Boquillon, not' première chanteuse, vu qu'elle est toute seule.

FARFOUILLET. En v'là qu'ont des instruments dans l'gosier !

RAISINET. Et dire qu'on cherche des voix pour Roméo et Juliette ! Misère !

L'ANNÉE. Ne pourrais-je les entendre ?

BELAVOIR. Attendez ! j'vas leur faire signe de v'nir, comme au temps ousque j'allais dans le monde. (Remontant.) Brrrout !

VOIX DANS LA COULISSE. Brrrout !

FARFOUILLET. V'là que les v'là.

(Pendant cette scène, la foule s'est rassemblée et fait cercle autour des musiciens.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BOQUILLON, ADÈLE BOQUILLON.

BOQUILLON. Allons, viens donc, que je te dis, tu vois bien que tu fais attendre la société.

ADÈLE BOQUILLON, entrant. Me v'là, mon bibi. C'est ma bottine qui est trop étroite.

BOQUILLON. Messieurs et mesdames, ça va-t-être pour avoir l'honneur de vous faire entendre une chansonnette nouvelle chantée par mon épouse, Adèle Boquillon, née Mahulot.

ADÈLE BOQUILLON. C'est la même que mademoiselle Tulaza, ex-cantatrice du Café National de l'Alcazar maure-que, a chanté la semaine dernière chez la comtesse de Boisflambé. Ça s'intitule : *Ôte donc tes pieds de là.*

BOQUILLON. Ôte donc tes pieds d'là, musique réaliste et humanitaire. Allez la musique.

ADÈLE BOQUILLON.

CHANSONNETTE.

AIR de M. Victor Chéri.

On m'appelle Nastasie,
C'est un chouette d'nom,
Je suis la cell' qu'a choisie
Ernest Beaubichon.
Quand sous la table y m'trépigne,
Moi qui n'aim' pas ça,
J'lui dis d'un air noble et digne
Ôt' donc tes pieds d'là !
Qué qu'tu fais donc là ?
C'est bête... Oh ! la la !
Beaubichon, holà !
Ôt' donc tes pieds d'là !

REPRISE.

Ôt' donc tes pieds d'là !
Etc., etc.

BELAVOIR.

Je m'disputais avec Pierre,
Qu' j'aimais d'amitié.
Traitreusement par derrière
Y m' flanque un coup d'pied.
Un journaliste à ma place
S' S'rait battu pour ça,
Moi j'lui dis d'un air bonasse,
Ôt' donc ton pied d'là !
Car un homme qu'a d'ça
Jamais n'permettra
Ces libertés-là.
Ôt' donc ton pied d'là !

REPRISE.

Ôt' donc ton pied d'là !
Etc., etc.

RAISINET.

Moi, dans tout' la charcut'rie,
Mém' plus que l'jambon,
Ce que j'aime à la folie,
C'est les pieds d'cochon.
Mais quand j'en offre à Titine,
Rose ou Paméla,
Ell's me dis'nt c'est d'la trichine,
Ôt' donc tes pieds d'là !
Et mém' Paméla
Fièr'ment ajouta :
Nous n'becqu'tons pas d'ça.
Ôt' donc tes pieds d'là !

BOQUILLON.

Même air.

L'étranger avec vaillance
Peut combattre, mais..
A r'mettre les pieds en France,
S'il songeait jamais,
Pleins d'un valeureux délire,
Criant : Halte-là !
On nous entendrait tous dire :
Ôt' donc tes pieds d'là !
Mon p'tit père, holà !...
Le sol que voilà,
Ça brûla, halte-là !
Ôt' donc tes pieds d'là !

REPRISE.

Ôt' donc tes pieds d'là !
Etc., etc.

BOQUILLON. Demandez, cinq centimes, un sou le cahier; vous aurez dix-neuf romances pareilles et une page blanche pour les ceux qui ne savent pas la musique. Enlevez ! (Musique charivarique. Les musiciens sortent. La foule se disperse.)

L'ANNÉE. Et c'est là la musique moderne ?... N'as-tu donc rien de beau, de grand, de digne à me faire connaître ?

ASMODÉE. Si fait, mais il faut pour cela aller un peu loin.

L'ANNÉE. Où donc ?

ASMODÉE. Au fond de la mer.

L'ANNÉE. Hé quoi ! ma sœur s'est occupée des poissons ?

ASMODÉE. Elle a fait mieux, elle a réuni les deux mondes, en réalisant un beau rêve, celui d'un câble transatlantique reliant les deux continents.

L'ANNÉE. Je veux voir cela.

ASMODÉE. Attends, je vais abréger la distance. (Il lève sa baguette. Changement.)

LE MONDE DE LA MER.

Le théâtre représente le fond de la mer. Plantes aquatiques, perles, coraux, coquillages, végétation splendide et bizarre. A gauche, une huître dont l'écaille est fermée : auprès d'elle une moule dans sa coquille.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ASMODÉE, L'ANNÉE.

L'ANNÉE. Oh ! que c'est joli, ici !

ASMODÉE. En attendant l'immersion du câble, je te conseille d'observer un peu le monde de la mer. Il faut tout connaître.

L'ANNÉE. Oh ! regarde donc : qui vient là ?

ASMODÉE. Nous allons savoir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, QUATRE HARENGS, UN CAPORAL.

(Ils arrivent en allant et venant très-vite; ils ont pour armes des arêtes de poissons.)

ENSEMBLE.

AIR : *Indiana et Charlemagne.*

Chaud, chaud,
Tôt, tôt,
Notre zèle
Se révèle
Partout
Où
La
Consigne nous appela.
Ici
Voici
Oui
La patrouille modèle
Qui vient, qui va,
Prête à
Mettre le holà !

Digitized by Google

LE CAPORAL. Eh bien! qui est-ce qui me marche sur les talons?

PREMIER HARENG. C'est Alfred qui me pousse.

LE CAPORAL. Ne vous pressez donc pas comme ça.

ASMODÉE. On a bien raison de dire : Pressés comme des harengs.

LE CAPORAL. Deux étrangers, dont une étrangère!

ASMODÉE, venant à lui. Des amis...

LE CAPORAL. Votre profession?

ASMODÉE. Plongeur cosmopolite...

LE CAPORAL. Oh! oh! Et madame?

L'ANNÉE. Pêcheuse de perles... en chambre.

LE CAPORAL. Vous avez un permis?

ASMODÉE. Voilà, signé Duflot...

LE CAPORAL. C'est bien... (Aux Harengs.) Allons, les autres.

DEUXIÈME HARENG. Mais où nous conduisez-vous?

LE CAPORAL. Est-ce que je sais, moi?... Le colonel a dit au capitaine qu'on avait aperçu à la surface des eaux un grand serpent de mer... si grand, si grand, qu'on n'en voyait ni le commencement ni la fin.

DEUXIÈME HARENG. Mais depuis une heure que nous battons l'eau, nous n'avons rien vu.

PREMIER HARENG. Pardine, ça fait l'affaire du caporal; il est si fier de son nouveau grade!

LE CAPORAL. Si j'en suis fier!

AIR de *Turenne*.

A la parade, aux exercices,
Pendant l'hiver ayant été cité,
Je fus nommé, pour mes services,
Caporal du hareng l'été,
A la presque unanimité.
Par mes conquêtes sous-marines
J'ai mérité ce nouveau rang,
Et je suis fier d'être hareng
Quand je contemple mes sardines.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MOULE.

LA MOULE, ouvrant sa coquille. Silence donc! Ne faites pas de bruit!

L'ANNÉE. Tiens, une petite moule!

DEUXIÈME HARENG. Et bien gentille!

LE CAPORAL. Alfred, ne fréquentez pas les moules sous les armes.

LA MOULE. Plus bas donc, vous allez la réveiller.

LE CAPORAL. Qui?

LA MOULE. Ma voisine, qui est malade....

LE CAPORAL. Cette huître?

LA MOULE. Hélas! toutes ses pareilles sont dans le même état. Les huîtres n'ont pas eu de chance en 1866.

L'ANNÉE. Cependant on vient de leur élever un nouveau palais à Paris, pour remplacer l'affreux parc de la rue Montorgueil!

LA MOULE. Les huîtres ne les aiment pas tant que ça, les palais!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'HUITRE.

L'HUITRE, ouvrant la coquille dans laquelle elle est couchée. Qui est-ce qui parle comme ça?

LA MOULE. Là, j'en étais sûre... Vous l'avez réveillée... Comment vous trouvez-vous, voisine?

L'HUITRE. Je ne sais pas; mais voilà deux ou trois jours que je n'ai vu le docteur, et...

ASMODÉE. Nécessairement, ça doit aller mieux.

LA MOULE. Est-ce que vous pourriez vous lever?

L'HUITRE. Je crois que oui.

LA MOULE. Eh bien! essayez en vous appuyant sur moi; allons...

L'HUITRE, se levant. Ah! je suis encore bien faible!

L'HUITRE.

AIR : *M. l'auteur.*

J'ai grand' peine à me soutenir;
Qui pourra donc me dire jusques,
Jusques à quand doivent souffrir
Les pauvres et faibles mollusques?

ASMODÉE.

Espérons en de meilleurs temps,
Car à Paris, par myriades,
Il faudrait plaindre trop de gens
Si les huîtres restaient malades.
Il faudrait plaindre trop de gens
Si les huîtres restaient malades.

LE REQUIN, à la cantonnade. C'est bon; j'y passerai dans vingt minutes, à ma bonne montre en caoutchouc.

L'ANNÉE. Quelle est cette voix?

LA MOULE. Celle du docteur Requin.

L'HUITRE. Ah! tant pis!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE REQUIN.

LE REQUIN.

AIR : *L'Amiral Cornarini.*

PREMIER COUPLET.

Je suis le docteur Requin;
Rendez à ce grand médecin
Hommage.

TOUS.

Mage. (6 *fois.*)

LE REQUIN.

Les malades de la mer,
Tous doivent chérir ce gros per...
Sonnage.

TOUS.

Nage. (6 *fois.*)

LE REQUIN.

Sachez l'accueillir avec
Force sala salamalec.

TOUS.

Sachons l'accueillir avec
Force sala salamalec.

DEUXIÈME COUPLET.

LE REQUIN.

La pratique n'osa pas
Être avec moi, dans aucun cas,
Ingrate.

TOUS.

Grate. (6 *fois.*)

LE REQUIN.

Je suis par trop renommé
Pour craindre jamais un homé...
opathe.

TOUS.

Patte. (6 *fois.*)

LE REQUIN.

Accueillez-moi donc avec
Force sala salamalec.

TOUS.

Accueillons-le donc avec
Force sala salamalec.

LE REQUIN à l'Huître. Tiens, tiens, tiens, ma malade levée!... Ça va mieux?... Très-bien... Voyons cette langue... (L'Huître la tire.) Parfait! Et ce pouls? (Lui tâtant le pouls.) Parfait... parfait... parfait... Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Océan?

LE CAPORAL. On parle d'un grand serpent de mer, nouvellement aperçu sur les côtes...

LE REQUIN. Ce serpent est un canard. Je l'ai lu dans *l'Imperméable*... une gazette aquatique que me prête une limande... Et c'est d'un plat!

LA MOULE. La limande?

LE REQUIN. Non, la gazette. Ne prétendait-elle pas que les hommes allaient établir un câble transatlantique reliant les deux continents?

LA MOULE. On n'a pas idée de pareilles inventions.

ASMODÉE. Mais, il y a huit ou dix ans, les hommes avaient déjà tenté une semblable entreprise.

LE REQUIN. Je le sais bien. Que ne tentent pas les hommes?

(Bruit au dehors.)

LE CAPORAL. Qu'est-ce donc?

LE REQUIN. C'est une dorade et une alose qui accourent, suivies d'une foule de petites salicoques.

LE CAPORAL. Oh! oh! tout ce monde-là a l'air bien agité.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA DORADE, L'ALOSE, UNE DOUZAINE DE PETITES SALICOQUES, puis LA PIEUVRE.

CHŒUR.

AIR du *Moujick.* (LINDHEIM.)

Oh! oh! c'est affreux!
Peut-on faire ainsi sa tête!
Oh! oh! c'est affreux,
Odieux
Et scandaleux!

LA DORADE.

Quoi! permettra-t-on
Que sur ce ton
Elle nous traite?

PREMIÈRE SALICOQUE.

En reine des mers,
Elle se pose et prend des airs.

CHŒUR.

Ah! ah! c'est affreux, etc.

LE CAPORAL. Silence! A qui en avez-vous ainsi!

LA DORADE. A une chipie qui naguère n'était pas plus que nous.

PREMIÈRE SALICOQUE. Qui était moins que nous.

L'ALOSE. Dont personne ne parlait.

PREMIÈRE SALICOQUE. Et qui, maintenant qu'on s'est occupé d'elle dans un roman, nous écrase de son luxe et de ses manières.

ASMODÉE. Vraiment!

LA DORADE. Une parvenue, monsieur, à qui, il n'y a pas un an, on aurait mis un caillou dans la main et qui aujourd'hui a voiture.

L'ANNÉE. Voiture!

L'ALOSE. Oui, madame, un panier-chaise attelé de deux chevaux marins.

LA DORADE. Qu'elle conduit elle-même à la Saumon, et cela pour nous éclabousser.

L'ALOSE. C'est à révolter tout ce qu'un poisson a d'honnête dans le cœur.

LA PIEUVRE, en dehors. C'est bien... Rentrez dans la grotte, j'irai à pied chez le merlan, mon coiffeur.

LA DORADE. Et tenez, l'entendez-vous parler de son merlan?

Digitized by Google

LA SALICOQUE. Ah! c'est à en avaler ses nageoires.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA PIEUVRE.

LA PIEUVRE.

AIR du *Balcon d'Espagne*. (HERVÉ.)

Je suis reine enfin,
Et sur mon chemin
Que chacun s'incline.
Toujours on devine,
Bien qu'en me voyant,
Mon titre et mon rang.
Devant mes bijoux,
Poissons, inclinez-vous.

CHŒUR.

Elle est reine enfin!
Quoi! sur son chemin
La foule s'incline,
Et chacun devine,
Rien qu'en la voyant,
Son titre et son rang.
Devant ses bijoux,
Poissons, inclinons-nous.

(La pieuvre remonte.)

LA SALICOQUE. Hein! la fait-elle sa tête!
LA DORADE. C'est révoltant!
L'ALOSE. Ça m'indigne!
L'HUITRE. C'est un scandale!
ASMODÉE. Tout beau, tout beau, je vous en prie.
LA PIEUVRE, se retournant. Que vois-je? Un étranger. Ah! tant mieux, j'aime beaucoup les étrangers; j'arrive de la plage, il y avait un monde fol, et c'était merveille de voir ces longs défiles de poissons de toutes sortes ruisselant au soleil. J'ai fait quelques invitations pour un grand dîner que je donne aujourd'hui (A Asmodée.) Voulez-vous me faire l'honneur d'en être? Nous aurons les plus jolies carpes du corps de ballet du roi Neptune, quelques éperlans, des poissons gaudins qui sentent la violette; c'est l'un d'eux qui régale.
L'ALOSE. Oh! si j'éclate...
ASMODÉE. Trop d'honneur; car si je ne me trompe, je parle à une célébrité du jour.
LA PIEUVRE. Vous ne vous trompez pas: un chapitre de roman m'a lancée, et pour longtemps, je m'en flatte; depuis la création du monde, les pieuvres, mes aïeules, végétaient ignorées au fond de la mer ou dans le creux des rochers, à tel point que c'est à peine si l'on soupçonnait leur existence. Eh bien! voyez un peu ce que c'est qu'une bonne réclame, bien faite et beaucoup due.
ASMODÉE. Une réclame! Mais au contraire, on vous peignait sous des couleurs...
LA PIEUVRE. Effroyantes. Justement, c'est ce qui m'a lancée.

AIR d'HERVÉ.

On a dit: La pieuvre est affreuse:
Et l'on a voulu me juger.
On a dit: Elle est dangereuse,
Les hommes aiment le danger.
Monstre j'étais peinta en cet épisode,
Sans os, sans chair, sans cœur ni sentiment,
Eh bien! c'est tout ça justement
Qui met une femme à la mode.

REPRISE ENSEMBLE.

Hé quoi! c'est tout ça justement
Qui met une femme à la mode.

LA PIEUVRE. Oh! je sais que ma vogue a remué l'océan de fond en comble, que les aloses sont furieuses, que les dorades me jettent la pierre, que les crevettes crèvent de jalousie; mais que sera-ce donc quand on saura que j'ai reçu des propositions pour me rendre à Paris.
TOUS. A Paris!...
LA PIEUVRE. — Oui, mesdames, un nommé Duval veut me meubler un aquarium à l'hôtel Frascati.
TOUS. Un aquarium!
LA PIEUVRE. Et me montrer, pour deux francs, à l'admiration des Parisiens.
L'ANNÉE. Mais qu'est-ce que ce M. Duval?
LA PIEUVRE. Je n'en sais rien; j'attends des renseignements.
ASMODÉE. Je vais vous en donner.

AIR des *Petits Souliers* (JAVELOT).

C'est à Paris qu'ça s'est...
Youp, youp, peti, petap!
Tap, tap!
Peti, peti, peti, petap,
C'est à Paris qu'ça s'est bâti,
Ancien bazar Frascati.

Not' monsieur avait tant...
Youp, youp, peti, petap,
Tap, tap!
Peti, peti, peti, petap!
Not' monsieur avait tant d'bouillon,
Qu'il s'dit: J'en veux boire un bon.

Je vais donc construire un...
Youp, youp, peti, petap!
Tap, tap!
Peti, peti, peti, petap!
J'vais construire un vaste local
Qui n'sera qu'un vaste bocal.

Et puis j'y mettrai des...
Youp, youp, peti, petap,
Tap, tap!
Peti, peti, peti, petap.
J'y mettrai des poissons, c'est neuf,
Pour rapp'ler mes filets d'bœuf.

Gratis les poissons vont...
Youp, youp, peti, petap,
Tap, tap!
Peti, peti, peti, petap,
Gratis les poissons vont nageant.
Aux badauds ça coûte un franc.

Dites-moi donc quels sont...
Youp, youp, peti, petap,
Tap, tap!
Peti, peti, peti, petap,
Dit's-moi quels sont les plus d'indons,
Des hommes ou des poissons?

REPRISE.

Dit's-nous quels sont les plus... etc.

ASMODÉE. Comprenez-vous mieux, maintenant?
TOUS. Oui, oui.
L'HUITRE. Pas moi, toujours.
ASMODÉE. Parbleu!

(Ici l'on entend au loin le chant anglais du *God save the Queen*.)

TOUS. Qu'est-ce que c'est que cela?
LE REQUIN, remontant. Ah! voyez donc, là-bas, cet immense vaisseau.
ASMODÉE. Je lis sur sa proue: *Great Eastern*.
TOUS LES POISSONS, remontant. Le *Great Eastern*.
L'ANNÉE, à Asmodée. Qu'est-ce donc?
ASMODÉE, bas. La seule grande chose que ta sœur ait accomplie.
L'ANNÉE, idem. Le câble!
ASMODÉE. Silence; amusons-nous un peu de la surprise des poissons.
(Tout cela a été dit sur le chant lointain. Ici, l'on voit descendre au fond de l'eau le câble transatlantique.)
LE REQUIN. Ah! le serpent de mer!
TOUS, moins Asmodée et l'Année. Sauve qui peut!

AIR des *Chaises brisées*.

Dieu! quel affreux serpent!
C'est grand, c'est horrible
Au possible.
Dieu! quel affreux serpent!
Voyez, qu'il est donc grand!

L'ANNÉE.

Quel effroi ça leur cause!

LE CAPORAL.

Du courage, avançons.

ASMODÉE.

Il faut si peu de chose
Pour épouvanter les poissons!

LE REQUIN.

Approchons-nous un peu.

LA ROULE.

Prenez garde
Qu'il nous regarde!

LE CAPORAL.

Du courage, morbleu!
Sarpejeu! ventrebleu!

TOUS.

Rien n'est plus effroyable!

LE REQUIN.

Attendez donc! Eh! mais,
C'est le câble!

TOUS.

Le câble!

LE REQUIN.

Le câble! je le reconnais.

TOUS.

Il a raison, ma foi!
C'est le câble transatlantique.
Rien n'est moins aquatique,
Dissipons notre effroi.

LE REQUIN, montant sur le câble.

Sur lui je me balance,

PREMIÈRE SALICOQUE.

Tiens! oui, balançons-nous.

TOUS.

Oui, sur ce câble immense,
Nous pouvons nous balancer tous.

(Asmodée agite sa baguette. Ici, quelques étincelles électriques jaillissent du câble. Tous les poissons s'effarent en criant, puis ils se retirent en boitant et en chantant.)

Au diable, tous, fuyons!
Car les hommes nous épouvantent.
Dieu sait ce qu'ils inventent
Pour vexer les poissons.

(Asmodée et l'Année sortent en riant.)

Le théâtre change.

LE BUREAU D'OMNIBUS.

Un bureau d'omnibus.

SCÈNE PREMIÈRE

UN BURALISTE, VOYAGEURS et VOYAGEUSES.

ENSEMBLE.

AIR: *Carabine et Carabiers*.

Ici l'on vient, l'on entre.
Quel brouhaha, quel bruit, quels cris!
Voyageurs, c'est le centre
Des voitures de Paris.
} *Bis.*

Digitized by Google

LE BURALISTE. Les voyageurs pour Bercy en voiture! (Allée et venue de voyageurs entrant et sortant.) Changez vos numéros... messieurs les voyageurs!

PREMIER VOYAGEUR. L'omnibus de la Chapelle?

LE BURALISTE. Dans trois minutes.

DEUXIÈME VOYAGEUR. L'Odéon?

LE BURALISTE. Il vient de passer.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERLINGOT.

BERLINGOT, entrant. Bercy?

LE BURALISTE. Il n'y a pas de quoi...

BERLINGOT. Je ne vous dis pas merci, je vous dis Bercy!

LE BURALISTE. Ah! bon... voici le n° 47... et l'on repart du 9.

BERLINGOT. Heureusez. Heureusement que l'on vient d'ajouter deux places sur l'impériale; je suis toujours sûr d'en trouver une petite pour moi. (Au buraliste.) Quand passera la voiture?

LE BURALISTE. Elle vient de passer... dans cinq minutes.

BERLINGOT. Bien, je vais attendre. (Il s'assied sur la banquette.)

LE BURALISTE. Les voyageurs pour les Champs-Élysées, en voiture! (Nouveau mouvement.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ASMODÉE, L'ANNÉE.

ASMODÉE. Deux correspondances pour la Bastille.

LE BURALISTE. Voilà.

ASMODÉE. Comment! les numéros 48 et 49! Nous allons attendre.

L'ANNÉE. Où me mènes-tu donc?

ASMODÉE. A l'hôtel Carnavalet, un second musée de Cluny.

L'ANNÉE. Encore une nouveauté?

ASMODÉE. Une vieille nouveauté! Mais il faut tout voir; ensuite, je te conduirai chez M. Ledos, un physionomiste.

L'ANNÉE. Ledos, physionomiste?

ASMODÉE. Et enfin, je te mènerai à l'Athénée de la rue Scribe.

L'ANNÉE. Un athénée! Et qu'y entend-on?

ASMODÉE.

AIR du *Fleuve de la vie.*

Lundi, l'on entend monsieur Taine,
Monsieur Taine parle mardi;
Mercredi revient monsieur Taine.
Jeudi, vendredi, samedi;
Enfin, c'est toute la semaine
Monsieur Taine qu'on applaudit.
Si bien, que le public se dit :
L'Athénée est à Taine.

LE BURALISTE. Les voyageurs pour Bercy, en voiture!

BERLINGOT. Ah! ciel! ma voiture!

VOIX DU DEHORS. Complet!

BERLINGOT. Comment, complet! Mais puisqu'on a ajouté deux places à l'impériale.

LE BURALISTE. Elles sont prises.

BERLINGOT. Alors, il fallait en ajouter davantage.

ASMODÉE. Monsieur est pressé?

BERLINGOT. Oui, je suis pressé de quitter Paris, un affreux pays qui tremble!

L'ANNÉE. Comment, qui tremble?

BERLINGOT. Oui, madame, ni plus ni moins que Lisbonne et la Guadeloupe. Les Parisiens marchent sur un volcan, et je m'en vais à Bercy pour ne plus trembler.

L'ANNÉE. En effet, je l'ai lu dans *le Petit Journal.*

BERLINGOT. Et si vous saviez tout ce qui en est résulté.

AIR de VICTOR CHÉRI.

Partout nos transes furent telles,
Que l'on a vu plusieurs banquiers,
Suivis de beaucoup de caissiers,
Crier, en partant pour Bruxelles :
Paris a tremblé (*bis*),
J'en suis accablé,
Paris a tremblé.

REPRISE EN CHŒUR.

Paris a tremblé.

BERLINGOT.

Depuis ce temps-là tout déferle,
Car à la Gaîté dernièr'ment,
Les suites de ce tremblement
Ont fait tomber *Cadet la Perle.*

REPRISE.

Paris a tremblé, etc.

BERLINGOT.

J'm'étais endormi, côte à côte,

Avec ma femm'; que le lend'main
J'ai retrouvé chez mon voisin,
Et qui m'a dit : C'n'est pas ma faute.
Paris a tremblé, etc.

REPRISE.

Paris a tremblé, etc.

ASMODÉE. Et c'est là ce qui vous afflige?

AIR nouveau de M. CHÉRI.

Laissez trembler Paris,
Que de ses engouements burlesques,
De ses modes grotesques,
Il nous débarrasse à tout prix.

Tant qu'un sexe enchanteur,
Ami du maquillage,
Fardera sans pudeur
Son visage et son cœur,
Et qu'à de faux amants
Montrant un faux corsage,
De ses faux sentiments
Fera de faux serments.

Laissez trembler, etc.

Tant que l'or changera
En gens d'esprit les bêtes,
Tant qu'on spéculera,
Qu'à faux poids on vendra,
Tant qu'on imprimera
D'inutiles gazettes,
Et tant qu'on se battra
Dans ces gazettes-là.

Laissez trembler, etc.

Tant que tous ces quartiers,
Que pour leur luxe on vante,
Seront pleins d'usuriers,
D'huissiers, de loups cerviers,
De vieillards de vingt ans,
D'amoureux de soixante,
D'exploités, d'exploitants,
De sots, de charlatans.

Laissez trembler Paris,
Que de ses engouements burlesques,
De ses modes grotesques,
Il nous débarrasse à tout prix.

LE BURALISTE. Les Batignolles, l'Odéon, le boulevard!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME CHAPOULOT.

MADAME CHAPOULOT. Une correspondance pour Valenciennes.

LE BURALISTE. Comment? pour Valenciennes, l'omnibus ne va pas jusque-là.

MADAME CHAPOULOT. Il faut qu'il y aille!

LE BURALISTE. Pour six sous?

MADAME CHAPOULOT. N'importe à quel prix. Mais je ne veux plus entendre parler des chemins de fer. Je renonce aux wagons.

ASMODÉE. Si madame voulait bien nous expliquer...

MADAME CHAPOULOT. Ah! monsieur, je suis une victime de la cloche d'alarme, ce qui prouve bien que les meilleures choses ont leur vilain côté!

L'ANNÉE. La cloche d'alarme, qu'est-ce que c'est que cela?

MADAME CHAPOULOT. Quoi? vous ne savez pas? Voilà ce que c'est : Vous êtes en chemin de fer, vous y courez un danger quelconque: crac! vous ce faites ni une ni deux, vous cassez une glace et vous agitez une sonnette qui prévient le chef de train.

L'ANNÉE. Pourquoi êtes-vous obligée de casser une glace?

MADAME CHAPOULOT. Pour tirer la cloche d'alarme.

L'ANNÉE. Elle n'est donc pas dans le wagon?

MADAME CHAPOULOT. Si fait, mais elle est derrière une glace.

L'ANNÉE. Pourquoi?

ASMODÉE. Sans doute pour qu'on ne puisse pas l'agiter.

MADAME CHAPOULOT. Je crois que c'est pour cela, et mon aventure le prouve. J'arrivais de Valenciennes, j'étais seule dans un wagon de première, à la station de Cambrai. La portière s'ouvre et je vois monter un jeune homme... Je veux descendre... mais le train repart!

LE BURALISTE. Les voyageurs pour la Chapelle.

(Mouvement.)

MADAME CHAPOULOT. A peine avions-nous parcouru un kilomètre, que le jeune homme, qui n'avait cessé de me regarder, s'approche de moi et me dit : Madame, il me semble vous reconnaître. A ces mots je ne fais ni une ni deux, je brise la glace et je sonne la cloche d'alarme. Le train s'arrête, le conducteur paraît, je lui raconte ce qui vient de m'arriver; il me fait changer de wagon et me dit : Madame, c'est cinquante francs. — Pourquoi? — Pour la glace cassée et pour l'amende. — L'amende! quelle amende? — Madame, le motif n'était pas suffisant. — Pas suffisant? Vous jugez de ma surprise. Enfin, je paye cinquante francs et le train repart; mais à la station de Saint-Quentin la portière s'ouvre de nouveau, et cette fois c'est un carabinier qui fait invasion dans mon wagon. Je veux descendre, mais le train repart, et me voilà de nouveau en tête à tête, lorsqu'aux environs de Montescourt, le carabinier, qui me regardait depuis Saint-Quentin, s'approche à son tour en me disant : — Pardon, madame, je crois vous reconnaître! Mon cœur palpite... Mais je me dis à moi-même : ce n'est pas suffisant. Et je lui réponds d'un air digne : — Monsieur, vous êtes dans l'erreur... Mais j'avais à peine terminé que le carabinier me riposte d'un ton que je n'oublierai jamais: — Ah! tu sais, Caroline, il ne faudrait pas me la faire. A ces mots je bondis, je vais m'élancer; mais... je m'arrête, — en pensant que ce n'est peut-être pas encore suffisant, et je m'écrie : — Si vous continuez, monsieur, je brise la glace et je sonne. Là-dessus le carabinier se met à rire, et me prenant les deux bras : — Sonne donc, Caroline, me dit-il. Je me débats. Horreur! il m'embrasse! L'indignation me donne des forces, je le repousse, je me précipite, je brise la glace, je sonne, le train s'arrête.

ASMODÉE. Voilà un train qui a dû être en retard.

MADAME CHAPOULOT. Le conducteur se présente, je lui raconte ce qui vient d'arriver. Il me fait descendre, me place dans un autre wagon et me dit : — C'est cinquante francs!

L'ANNÉE. Encore.

Digitized by Google

MADAME CHAPOULOT. Le motif n'était pas suffisant!

AIR de *Madame Forart.*

Ainsi, voyez un soldat m'examine,
Et d'un air des plus familiers,
Ose m'appeler Caroline,
Et me tenir des propos singuliers.
Pour terminer, cet affreux militaire
M'outrage encore en m'embrassant.
Dites-moi donc ce qu'il aurait pu faire,
Pour que l'motif fût suffisant?

LE BURALISTE. Les voyageurs pour la Bastille et Bercy!

ASMODÉE. C'est pour nous!

BERLINGOT. Et pour moi.

UNE VOIX EN DEHORS. Complet!

ASMODÉE. Ah! inutile de nous déranger.

BERLINGOT. Comment? complet! Et les deux nouvelles places sur l'impériale?...

LE BURALISTE. Il y a du monde!

BERLINGOT. Alors ce n'était pas la peine de les ajouter. (Il sort furieux, en jetant son numéro au buraliste.)

LE BURALISTE. Chemin de fer du Nord!

UN CONDUCTEUR, en dehors. Voyageurs pour les rues de Cambray, Douai, Valenciennes, Mons!

MADAME CHAPOULOT. Valenciennes, c'est ma voiture. Pardon, messieurs, madame. Place, place! (Le bureau se vide.).

UN EMPLOYÉ, au buraliste. Nous avons cinq minutes, viens-tu boire un coup?

LE BURALISTE. Oui, mais dépêchons-nous. (Ils sortent.)

(Il ne reste plus dans la boutique qu'un vieux monsieur que l'on n'a pas vu entrer et qui se trouve le dos tourné aux spectateurs.)

UN TITI, entrant. Voyez, messieurs, achetez les serpents de Pharson, les larmes du diable, les petits volcans.

L'ANNÉE. Qu'est-ce que cela?

LE TITI. C'que c'est qu'ça? De nouveaux jouets pour les enfants.

ASMODÉE. Veux-tu te sauver, malheureux!

LE TITI. De quoi! de quoi!

ASMODÉE. Allons, sors, sinon...

LE TITI, sortant. Oh! la! la!

L'ANNÉE. Comment! tu le chasses parce qu'il vend des jouets?

ASMODÉE. Oui, vraiment, des jouets chimiques au phosphore, au sulfate de cuivre, au sulfure d'antimoine et de potassium.

L'ANNÉE. Ah! mon Dieu! des poisons dans les mains d'enfants.

LE VIEUX MONSIEUR, resté en scène se levant. Oui, oui, madame, voilà les nouveaux jouets de cette année.

L'ANNÉE. Se peut-il?

LE VIEUX MONSIEUR. Mais il y en a d'autres. Tenez, mon petit-fils, un sportman de sept ans, me demandait hier de lui acheter un carnet de courses.

L'ANNÉE. De courses?

LE GRAND-PAPA. Et ma petite-fille, une grande dame de cinq ans et demi, me priait ce matin de lui rapporter une soucoupe, pour se coiffer comme sa mère qui, à ce qu'il paraît, se coiffe avec une assiette.

L'ANNÉE. Vraiment!

LE GRAND-PAPA. Hélas! oui, madame, il n'y a plus d'enfants; voilà longtemps que l'on dit cela, et à force de le dire, je crois vraiment que les temps sont arrivés... Pauvres jeunes vieillards, que je vous plains!

AIR : *Lève les yeux; regarde-moi, ma chère.*

Dans mon enfance, à chaque jour de fête,
Je ne rêvais qu'un jouet pour trésor,
O mes pantins, combien je vous regrette,
Je suis bien vieux, si je vous aime encor.

Innocemment, on me voyait sourire
A ces amis de bois et de carton.
Premiers amis qu'on aime et qu'on déchire,
D'autres amis plus tard que fera-t-on?

Polichinelle, à mes instincts précoces,
Livrait déjà des combats incessants.
Plus d'une fois, j'ai déchiré ses bosses,
Pour... l'inconnu qui se trouvait dedans.

Des grands effets voulant savoir les causes,
L'homme toujours est bien petit garçon.
Et, quand il veut aller au fond des choses,
Qu'y trouve-t-il souvent aussi?... du son.

Qui me rendra cette nuit fortunée
Où, m'endormant sous le toit paternel,
Mes deux souliers mis dans la cheminée,
Je ne rêvais qu'au bonhomme Noël.

A mon réveil, plein de reconnaissance,
De ses joujoux je le remerciais
Illusions qui bercez notre enfance,
Vous devriez ne nous quitter jamais!

Et vous voulez être ce que nous sommes
Tristes, rêveurs, inquiets, soucieux.
Vous aspirez à devenir des hommes;
Pauvres enfants, vous voulez être vieux!

Ah! reprenez pantins, polichinelles,
Et, pour jouir d'un bonheur bien complet,
Ne cherchez pas à trop voir leurs ficelles,
Car malheureux celui qui les connaît.

Oui, trop savoir embarrasse, inquiète,
Heureux enfants, votre âge est l'âge d'or.
O mes pantins, combien je vous regrette;
Je suis bien vieux, et je vous aime encor.

ASMODÉE. Eh bien! veux-tu que je te les rende? Veux-tu que je te transporte dans leur empire?

LE GRAND-PAPA. Dans l'empire des joujoux!

ASMODÉE. Mais certainement, et cet empire il ne tient qu'à moi de l'animer, regarde!

(Changement.)

LES PETITS JOUJOUX.

(Le théâtre représente un village-joujou semblant sortir d'une boîte. — Maisonnettes coloriées, taillées dans le bois blanc. — Arbres au feuillage de copeau frisé. — Soleil et lune dans un ciel bleu-perroquier.)

SCÈNE Ire.

ASMODÉE, L'ANNÉE, LE GRAND-PAPA.

LE GRAND-PAPA, joyeux. Un village! un petit village!...

ASMODÉE. Et voilà la bergère!

SCÈNE II.

LES MÊMES, UNE BERGÈRE avec son mouton, puis un BERGER.

Ces personnages parlent avec des voix d'enfant et font des gestes automatiques et à contre-sens.

LA BERGÈRE.

AIR : *Il était une bergère.*

Je suis une bergère,
Et ron, et ron,
Petit patapon!
Je viens sur la fougère
D'promen'er mon blanc mouton
D'carton,
D'prom'ner mon blanc mouton!

J'demeur' dans une botte,
Et ron, et ron,
Petit patapon!
Ma maison est étroite,
Mais j'pay' pas d'loyer, non,
Ron, ron,
Ni d'contribution!

LE GRAND-PAPA.

Récitatif:

Je jouerais avec elle encor, quoique grand-père.

ASMODÉE.

Non, voici le berger qui rejoint sa bergère.

LE BERGER, entrant et allant à la bergère. Il glisse plutôt qu'il ne marche et a l'air d'avancer sur des roulettes.

AIR : *Que t'es de belles filles.*

Comme t'es belle fille,
Giroflé, giroflé!
O bergère gentille,
Où vas-tu par là?

LA BERGÈRE.

AIR : *Ah! mon beau château.*

Je n'sais pas où j'vais.
Les enfants nous abandonnent.
Je n'sais pas où j'vais,
Je r'grett' ces mauvais sujets.

LE BERGER.

Moi je n'les r'grett' pas
Pour l'agrément qu'ils nous donnent,
Moi je n'les regrett' pas.
Ils nous cassaient jamb'n et bras.

LE GRAND-PAPA.

L'homme brise, hélas!
De même
Tout ce qu'il aime,
L'homme brise, hélas!
Tout ce qu'il aime
Ici-bas!

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN SOLDAT DE BOIS.

(Même entrée automatique et comme avançant sur des roulettes.)

LE SOLDAT.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle.*

Quoi! c'est un berger que j'aperçois
Courtisant ma bergère.
Sabre de bois! pistolet de bois!
Entre nous, n'est la guerre!

LE GRAND-PAPA.

Quoi! de si féroces exploits
Chez un peuple si débonnaire!

LE SOLDAT.

Rendez-moi ma bergère
De bois!
Rendez-moi ma bergère!

LA BERGÈRE, s'interposant.

AIR : *Mon père m'a donné un mari.*

Hé quoi! pour si peu, s'offenser.
Mon Dieu! quel homme!
Ah! songez comme,
En vous battant sans vous blesser,
Vous pourriez tous deux vous casser.
Il ne s'agit pas d'amourettes.

(Au berger.)

C'est mon cousin...

(Bas au soldat.)

C'est mon cousin...

LE SOLDAT et LE BERGER.

Son cousin... que nous étions bêtes!

ASMODÉE.

On trouve l'esprit féminin
Même chez les marionnettes.

(Le berger et le soldat se penchent tout d'une pièce l'un sur l'autre pour s'embrasser.)

Digitized by Google

LE SOLDAT et LE BERGER.

ENSEMBLE.

Bien vite, il faut nous embrasser.
La guerre
N'est pas nécessaire.
Bien vite, il faut nous embrasser :
J'prends garde de me casser.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE SEIGNEUR, PUIS LA POUPÉE.

(Le seigneur arrive monté sur un cheval de bois à roulettes, ayant une trompette au derrière. Il porte un fusil.)

AIR : *Un jour, à Fanchon, j'dis : Ma fille.*

Bredouille, je revions d'la chasse,
Et, dame! ça chiffonne l'honneur
D'un seigneur.

LE GRAND-PAPA.

Voilà mon vieux chasseur qui passe.

LE SEIGNEUR.

Je vais encor,
Ici, tenter le sort.
Que vois-je ?
(Passe un lapin à roulettes, battant du tambour.)
Un lapin! Qu'il trépasse !

(Il vise du côté opposé.)

J'T'vise... et zac !
Le gibier est dans le sac !...

LE GRAND-PAPA.

De gloir', que d'tireurs à la chasse
Se sont couverts
En tirant à l'envers.

(Le cheval joue de la trompette.)

LE GRAND-PAPA.

AIR : *Cadet-Roussel.*

Cette trompette... ô l'heureux temps
Où nos pères moins guerroyants
Pouvaient encor se contenter
De ce moyen de trompettar.

ASMODÉE.

Mais voici venir une belle.
Regarde cette demoiselle.

(Ici paraît une poupée au bout d'un bâton.)

LE GRAND-PAPA.

Ah ! oh ! certainement,
Je n'ai rien vu de plus charmant.

TOUS.

Ah! oh! certainement,
On n'a rien vu de plus charmant.

LE GRAND-PAPA.

AIR : *Un jour* (HERMION).

Parle. Que sais-tu dire ?

LA POUPÉE.

Papa.

LE GRAND-PAPA.

Tout ça ?
Ce mot seul peut séduire
Vraiment !

LA POUPÉE.

Maman.

ASMODÉE.

Pas la moindre équivoque
En ça.

LA POUPÉE.

Papa.

ASMODÉE.

Vrai, l'on dirait un phoque
Savant.

LA POUPÉE.

Maman.

LE GRAND-PAPA.

Je revis
Au pays
Où des filles
Si gentilles
Ne savent, convenablement,
Que dire : Papa, maman.

ASMODÉE.

AIR : *Entrée de Régaillette* (*Sept Châteaux*).

Eh bien ! de tous
Ces merveilleux joujoux,
Vous ne voyez en ces lieux,
Tous doux,
Que les pantins les moins curieux.
Je veux tous les montrer à vos yeux.

Diables et diablotins,
Peuple de pantins
Que l'univers admire,
Fantastiques joujoux,
Venez, montrez-nous
Votre joyeux empire.

(Ici le théâtre change et représente l'empire des joujoux.)

LES GRANDS JOUJOUX.

(Palais allégorique, ruisselant d'or et de lumière. — Pantins et Polichinelles démesurés et jouets de toutes sortes en peinture. — Au changement, d'innombrables joujoux animés occupent les praticables. — Défilé d'enfants traînant un chat, un chien, un cheval, une girafe, etc. — Armée grotesque de soldats de bois, précédés de tambours battant sur des caisses aussi en bois.)

(On entend un roulement de tambour.)

L'ANNÉE. Qu'est-ce que c'est que cela ?
ASMODÉE. Ce sont d'autres petits soldats qui s'agitent dans leur boîtes, et qui veulent en sortir.
L'ANNÉE. Eh bien! qu'ils en sortent!
ASMODÉE. Soit!... que les joujoux dansent et s'amusent.

(D'élégants soldats-joujoux, d'uniformes riches et variés, font irruption sur la scène. Au même moment, tous les jouets connus, personnifiés par d'ingénieux costumes, descendent des praticables et passent devant le public. Des poussahs fantastiques leur succèdent, puis viennent un pantin jaune, un tambour de basque, un moulin et une lanterne magique dansants.)

Grand ballet de tous les jeux de l'enfance, terminé par une bacchanale.

Sur un coup de tam-tam, le fond du théâtre s'ouvre, et apparaît au milieu des flammes de bengale

L'ENFER DES JOUJOUX.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

LE CAFÉ DU XIXe SIÈCLE.

(Le théâtre représente le Café du XIXe siècle avec l'entrée du théâtre des Menus-Plaisirs à sa gauche.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ASMODÉE, L'ANNÉE, en costumes fantastiques, PROMENEURS.

L'ANNÉE. En vérité, je n'ose te suivre ainsi. Songes-y donc... sur un boulevard !
ASMODÉE. Ne crains rien; est-ce que cette foule qui se promène fait attention à nous?
L'ANNÉE. Non, et c'est ce qui m'étonne.
ASMODÉE. Pour te rassurer tout à fait, sache qu'aux yeux du vulgaire, grâce à ma béquille, nous sommes vêtus comme tout le monde; et maintenant, laisse-moi m'orienter.
L'ANNÉE. Que cherches-tu donc?
ASMODÉE. Un théâtre.
L'ANNÉE. Comment, toi, mon guide, un guide diabolique, tu cherches et tu ne trouves pas?
ASMODÉE. Ma foi, non; où je croyais trouver un théâtre, je vois un café. Mais, heureusement, j'ai ma béquille qui va me dire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOUTONNET, PUIS PREMIER MONSIEUR ET UN HUISSIER, PUIS DEUXIÈME MONSIEUR.

MOUTONNET, à la cantonnade. Ça m'est égal, ça ne me regarde pas... Je suis chez moi, tant pis pour votre théâtre.
ASMODÉE. Un théâtre! (Au monsieur.) Est-ce qu'il y en a un par ici?
MOUTONNET. Oui, monsieur; le voilà.
ASMODÉE. Où donc?
MOUTONNET. Là.
ASMODÉE. Cette petite porte?...
MOUTONNET. Oui, monsieur; le théâtre est dans mon arrière-boutique.
ASMODÉE. Comment cela?
MOUTONNET. Faut vous dire qu'autrefois le Café du XIXe siècle était un café chantant. On y chantait dans cette même arrière-boutique, dont on vient de faire un théâtre.
ASMODÉE. Alors, il me semble que l'on aurait dû prendre le café pour faire la salle et la devanture.
MOUTONNET. Tout ça se trouve dans l'arrière-boutique.
ASMODÉE. Ah! bah!
MOUTONNET. Le théâtre est place derrière le café et sous ma salle de billard.
L'ANNÉE. Ah! par exemple!
MOUTONNET. C'est ce qui fait enrager le directeur, il craint que lorsque ses acteurs seront en scène on entende mes garçons crier : Boum!

AIR : *Je t'aime d'un air timide.*

C'est naturel, il appréhende,
Quand un acteur déclamera
Que de mon café l'on entende :
Un bock! une chope! un soda!
Ou que, lorsqu'un amant achève
De déclarer ses feux secrets,
De billard une voix s'élève
S'écriant : « Arrêtez les frais! » (*Bis.*)

L'ANNÉE. Et quel est le nom de ce théâtre?
MOUTONNET. Les Menus-Plaisirs.
ASMODÉE. Et y trouve-t-on des plaisirs?

Digitized by Google

MOUTONNET. Menus.
ASMODÉE. Menus, menus, menus?
MOUTONNET. Menus, menus.
L'ANNÉE. Et, en fait de théâtre nouveau, voilà tout ce que vous avez à me montrer?
MOUTONNET. Non pas; nous avons encore les nouvelles Folies-Saint-Germain, à quelques pas de l'Odéon.

A ce dernier mot, un monsieur qui traversait le théâtre, suivi d'un huissier, s'arrête, et s'adressant à Moutonnet, s'écrie :

Vous parlez de l'Odéon? Vous racontez ma pièce? Je la retire
MOUTONNET. Comment, monsieur?
LE MONSIEUR. Huissier, prenez des notes.

(Ils sortent.)

MOUTONNET. Comment, un huissier! Qu'est-ce qu'il a dit?
ASMODÉE. Il a dit qu'il retirait sa pièce.
MOUTONNET. Qu'est-ce que ça me fait à moi!
L'ANNÉE. Pour en revenir aux Folies-Saint-Germain.
MOUTONNET. Oh! c'est un charmant théâtre. L'on y est très à son aise... on n'y est pas foulé du tout.
L'ANNÉE. Mais, à ce théâtre, que joue-t-on?
MOUTONNET. On y joue comme aux Délassements Comiques.
UN DEUXIÈME MONSIEUR, qui vient d'entrer. Les Délassements-Comiques... Vous allez raconter ma pièce, monsieur!
MOUTONNET. Ah!
LE DEUXIÈME MONSIEUR. Oh! ne vous gênez pas; éreintez-la, monsieur, éreintez-la...
MOUTONNET. Mais je ne suis pas...
LE DEUXIÈME MONSIEUR. Oh! si, monsieur... parlez-en, parlez-en beaucoup avant qu'on ne la joue; j'ai si peur qu'on n'en parle pas après... Éreintez-moi, monsieur, je vous en prie, éreintez-moi.

(Il sort.)

MOUTONNET. En voilà un qui tient à être éreinté.

(Bruit au dehors.)

L'ANNÉE. Ah! mon Dieu! Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE III.

LES MÊMES.

UN COMMISSIONNAIRE, entrant avec trois autres portant sur leurs épaules un fauteuil dans lequel est endormi un monsieur.

LE COMMISSIONNAIRE. C'est un monsieur qui s'est endormi dans une stalle du grand Opéra, en voyant le ballet de la Source.
MOUTONNET. Et vous le remportez dans sa stalle?
LE COMMISSIONNAIRE. On n'a jamais pu le réveiller.
ASMODÉE. Et où le portez-vous comme ça?
LE COMMISSIONNAIRE. Nous le portons au Palais-Royal; on espère que *la Vie parisienne* le réveillera.
MOUTONNET. Attendez... Je vais vous donner un coup de main.

(Moutonnet sort avec les Commissionnaires.)

L'ANNÉE. Mais, en effet, tu ne me parlais pas du grand Opéra?
ASMODÉE. C'est qu'à l'exception d'un ballet, l'Opéra n'a rien joué de nouveau cette année. Ah! si fait, pourtant, j'oubliais. A moi, *Don Juan*.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DON JUAN, SEIGNEURS.

CHŒUR DE SEIGNEURS

(Précédant Don Juan).

Accompagnons le maître,
Le seigneur qui doit être
Le plus puissant peut-être
Que verra
L'Opéra.

DON JUAN, entrant.

RÉCITATIF.

Oui, des Italiens au Théâtre-Lyrique,
Mais en passant par le grand Opéra,
Tout Paris admira
Ma superbe musique.

ASMODÉE.

Et madame voudrait que de cette musique
Dont on ne pourra se lasser,
Vous lui donnassiez une idée.

DON JUAN.

Soit! Je vais la lui donnasser;
(A l'Année.)
Ne soyez pas intimidée,
On se sauve quand on m'entend.
J'ai dans la voix plusieurs notes rayées
Dont les femmes sont effrayées.

ASMODÉE, montrant l'Année.

Elle est brave, allez...

DON JUAN.

A l'instant

SÉRÉNADE DE DON JUAN

Anna, Zerlina, Elvire,
Vers vous trois mon cœur vire
Et revire toujours. (*Bis.*)
Mon cœur vire et revire,
Il faut de mes amours
Que la vertu chavire
Toujours, toujours, toujours.

(Don Juan sort un mouchoir de sa mandoline et s'essuie le front).

L'ANNÉE. Ah! bravo! charmant!
DON JUAN. Il y a un second couplet.

DEUXIÈME COUPLET.

Un commendeur de pierre...

(Ici ritournelle gaie de l'air suivant.)

DON JUAN.

AIR : *Montez dans mon palanquin* (*Barbe-Bleue*).

O ciel! quel est ce refrain (*bis*),
Cré coquin (*bis*),
Qui donc chante ce refrain?

(Remontant.)

Grand Dieu! c'est encor lui!
Quoi! Barbe-Bleue ici!
Ah! sapristi, sapristi,
Malheur! malheur à lui!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BARBE-BLEUE, entrant suivi de seigneurs, PUIS LE COMMANDEUR.

BARBE-BLEUE.

AIR : *Entrée du premier acte de Barbe-Bleue.* (OFFENBACH.)

Oui, c'est moi, qu'on fasse queue,
Le féroce Barbe-Bleue
Arrive joyeusement.

LE CHŒUR.

Arrive joyeusement.

BARBE-BLEUE.

Comme don Juan j'ai des belles,
Et me débarrasse d'elles,
Mais plus cav...

LE CHŒUR.

Mais plus cav...

BARBE-BLEUE.

Mais plus cavalièrement.
Lorsqu'une femme m'embête,
Je lui fais trancher la tête.
C'est bien simple, et tout est dit.

LE CHŒUR.

Ah! le brigand! le bandit!

BARBE-BLEUE.

Puis, quittant mes airs féroces,
Je convole à d'autres noces
Et m'achète des gants blancs.

LE CHŒUR.

Nous en sommes tout tremblants.

BARBE-BLEUE.

Je suis Barbe-Bleue, ô gué!
Jamais gueux ne fut plus gai.

LE CHŒUR.

Il est Barbe-Bleue, ô gué!
Gai, gai! larira donde!

ENSEMBLE.

AIR de Victor Chéri.

DON JUAN.

Hé quoi! c'est lui! Voilà cet homme
Qui vient ici faire la loi!
Et ce bouffon que l'on renomme
Ose lutter même avec moi!

BARBE-BLEUE.

C'est moi, je suis ce gentilhomme
Qui doit partout faire la loi.
Pour ma musique on me renomme,
Malheur à qui s'attaque à moi.

ASMODÉE.

Voilà pourtant où nous en sommes,
Chacun voudrait faire la loi.
Tu peux juger ces gentilshommes,
Parle, je m'en rapporte à toi.

L'ANNÉE.

Lequel choisir? Prononce-toi.

BARBE-BLEUE.

AIR de *Barbe-Bleue* (OFFENBACH).

Mes épouses sont fidèles,
Je m'arrange adroitement,
Pour que jamais l'une d'elles
Ne change de sentiment.
J'ai le moyen, l'excellent moyen
D'empêcher le badinage.

LE CHŒUR.

Badinage (*bis*).

BARBE-BLEUE.

Et mes femmes en ménage

TOUS.

En ménage (*bis*).

BARBE-BLEUE.

Se conduisent toujours bien (*bis*).

Digitized by Google

DEUXIÈME COUPLET.

Une épouse, je l'adore
Le premier jour, certes oui;
Le second, ça passe encore;
Le troisième, c'est fini,
Je l'assassine, c'est mon moyen
D'empêcher le badinage.

TOUS.

Badinage (*bis*).

BARBE-BLEUE.

Et mes femmes au ménage.

TOUS.

En ménage (*bis*).

BARBE-BLEUE.

Se conduisent toujours bien (*bis*).

DON JUAN.

AIR : *Morts sortez de vos tombes.* (*Barbe-Bleue.*)

Ah! c'est vraiment trop attendre.

BARBE-BLEUE.

Trop attendre.

LE CHŒUR.

Trop attendre.

DON JUAN.

Près de moi se faire entendre

BARBE-BLEUE.

Faire entendre.

LE CHŒUR.

Faire entendre.

DON JUAN.

N'espère pas y prétendre.

BARBE-BLEUE.

Z'y prétendre.

LE CHŒUR.

Z'y prétendre.

DON JUAN.

Il veut m'éclipser.
Me surpasser,
Avec un refrain par trop...
Baroque!

LE CHŒUR.

Baroque!

DON JUAN.

Aussi Don Juan, subito!
T'provoque.

LE CHŒUR.

T'provoque!

DON JUAN.

En avant!
V'là mon gant.
Ah!

RÉCITATIF GROTESQUE.

BARBE-BLEUE.

Nous sommes conjurés, tous, pour te chercher noise.

DON JUAN.

Je m' fich' pas mal de la... *Conjuration d'Amboise!*

BARBE-BLEUE. Un semblable défi à moi, dont le *si* de poitrine pourrait ici même éteindre le gaz.

DON JUAN. Toi?

BARBE-BLEUE. Tu en doutes? (Il chante, le gaz s'éteint.) Vuilà... je n'en fais jamais d'autre... C'est mon *si* de poitrine... il éteint tout.

DON JUAN. Attendez, j'ai un *si* de talon qui va rallumer le lustre.

(Il chante, la rampe et le lustre se rallument.

DON JUAN, BARBE-BLEUE.

Et maintenant dégainons.
Sans façons,
Dégainons!...

(Ils tirent leurs épées et se battent d'une manière bouffonne et en ayant peur l'un de l'autre).

LE CHŒUR.

AIR : *Kiss, kiss.* (*Barbe-Bleue.*)

Que chacun parte
En tierce ou au quarte.
Kiss, kiss.
Battez-vous bien,
Ne craignez rien.
Kiss, kiss.
Allons courage,
C'est avec rage
Que je le dis (*bis*).

ASMODÉE, à l'Année.

C'est la lutte des Mozardistes
Et des Jacques Offenbachistes.

LE CHŒUR.

Kiss, kiss (*bis*).
A chance égale,
On se régale
Kiss, kiss.
Quels coups d'estoc!
Riens du choc.
Kiss, kiss.
De leurs épées,
Si bien trempées,
Dussent-ils tous deux être occis.

(Pendant le combat, on voit entrer la statue du Commandeur. A la fin du duel elle donne un coup de pied au derrière de don Juan.)

DON JUAN. Ah! touché en plein dans ma partition.

(Il tombe dans les bras des siens, qui l'entraînent.)

BARBE-BLEUE, sortant noblement avec les siens. C'est le coup du Commandeur.

ASMODÉE. Eh bien! qu'en dis-tu?

L'ANNÉE. Tout cela est très-beau, mais je voudrais bien juger un peu des ouvrages dramatiques de 1866.

ASMODÉE. Volontiers. Sois satisfaite!

(Il lève sa béquille; le théâtre change et représente un mur d'affiches. — A droite, un poteau portant ces mots, suivis d'un doigt indicateur : ROUTE DU SUCCÈS. — A gauche, un autre poteau portant ces mots suivis d'une main faisant un pied de nez : ROUTE DU FOUR. — Un pompier de village est en faction à l'entrée de la route du Succès. — Un ours garde la route du Four.)

LES DEUX ROUTES.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VILLAGEOIS, L'OURS, faisant faction; L'ANNÉE, ASMODÉE.

L'ANNÉE, reculant à l'aspect de l'ours. Ah! mon Dieu, un ours!

ASMODÉE. Ne crains rien. Tu m'as demandé à connaître les ouvrages dramatiques, et je t'ai conduite sur ces deux routes, dont ils prennent tantôt l'une, tantôt l'autre.

L'ANNÉE. Quel est ce pompier?

ASMODÉE. L'un des bons villageois du Gymnase... Le plus grand succès de l'année.

LE VILLAGEOIS. J'me l'demande.

ASMODÉE. Ah çà! pourquoi diable Henri Morisson, le héros de votre pièce, se fait-il passer pour un voleur?

LE VILLAGEOIS. J' me l' demande.

ASMODÉE.

AIR de *Marianne.*

Pourquoi ne dit-il pas au maire :
Pour la sœur je venais ici?

LE VILLAGEOIS.

Je me l' demande.

ASMODÉE.

Et le parterre,
Je crois, se le demande aussi.

L'ANNÉE.

Bref cet ouvrage
Peint le village!

LE VILLAGEOIS.

Je me l' demande.

ASMODÉE.

L'auteur, dit-on, partout
Le vilipende.

LE VILLAGEOIS.

J' me l' demande.

ASMODÉE.

Ah! çà, mon cher, vous vous demandez tout!

LE VILLAGEOIS.

Oui, car notre vogue est si grande,
Que je m' demande, intimide,
Si le public s'est demandé
Tout ce que je m' demande.

(Ici, grognement de l'Ours.)

L'ANNÉE. Ah! mon Dieu! cet ours me fait des frayeurs!

ASMODÉE. Attends, je vais te rassurer. (A l'Ours.) Ours, mon bel ami, je t'ordonne de te faire connaître. Qui es-tu?

L'OURS, rejetant sa tête en arrière et d'un air peureux. Le major Trichman.

ASMODÉE. Ah! l'infortuné!

L'OURS. C'est moi que j'ai r'levé le nouveau Cid.

ASMODÉE, au villageois. Et toi, mon brave, qui as-tu relevé?

LE VILLAGEOIS. J'ai relevé la petite Cendrillon.

L'ANNÉE. La petite Cendrillon? Peut-on la voir?

LE VILLAGEOIS. J' me l' demande.

ASMODÉE. Non, je ne crois pas; on la remet à neuf pour l'Exposition.

L'ANNÉE. Ah!

ASMODÉE. Mais voici du nouveau qui nous arrive.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADELEINE.

Musique mélodramatique.

MADELEINE, entrant tragiquement. Sauvez-la! Sauvez ma fille!... non, ma sœur... non, ma cousine.

ASMODÉE. Tâchons de nous entendre.

MADELEINE. Oh! *les Amours de Paris! les Amours de Paris!*

Digitized by Google

ASMODÉE. Ah! bon, m'y voilà. Vous êtes Madeleine des *Amours de Paris?*

MADELEINE, froidement. Oui, monsieur; et je n'en suis pas plus fière pour ça.

ASMODÉE. Quelle différence faites-vous donc entre les amours de Paris et celles de Carpentras?

MADELEINE. Il n'y en a pas.

ASMODÉE. Alors, pourquoi en faites-vous?

MADELEINE. Est-ce que je le sais! Est-ce que cela me regarde... Ciel! il est mort!

L'ANNÉE. Ah! mon Dieu! Qui donc?

MADELEINE. Qui? Faverolles!... Ah! misérable! c'est toi... Je t'ai reconnu! C'est toi, et je vais... Ah! malheureuse!... malheureuse!

L'ANNÉE. Madame!

MADELEINE. Ne voyez-vous pas que je ne puis le dénoncer; c'est le mari de ma bienfaitrice.

ASMODÉE. Encore une autre histoire...

MADELEINE. Et pourtant, je ne puis laisser condamner Henri de Marsay.

ASMODÉE. Ah! morbleu! soyez plus claire.

MADELEINE, froidement. Claire... à l'Ambigu... Jamais!...

L'ANNÉE. De grâce, madame, veuillez me faire comprendre...

MADELEINE, pleurant et finissant par sangloter. Et Marthe, l'infortunée, Marthe qui aime Henri de Marsay! Comment réunir ces deux amants séparés par l'amour coupable d'un beau-père barbare?... Voyez, voyez ses larmes; son amant va mourir. Et sa mère?... Peut-elle dire à cette mère qui pleure : Maman, ton mari, qui n'est pas mon père, est un gredin dont l'amour, véritable amour de Paris... car à Paris tous les beaux-pères aiment leurs belles-filles..., — ton mari... non, non, elle ne le peut pas... Et son amant va mourir... et sa mère va mourir... et elle va mourir... et nous allons tous mourir, victimes innocentes des passions terrestres et des amours de Paris.

(A mesure qu'elle parle, son émotion gagne tous les personnages, qui tous ont tiré leurs mouchoirs, même l'Ours. Tous ont descendu; ils entourent Madeleine, et sur l'avant-scène ils s'écrient tous en sanglotant :)

Ah! c'est affreux! c'est affreux!

(Ici l'on voit sortir un parapluie du trou du souffleur. — Le parapluie s'ouvre.)

ASMODÉE. Ah! mais, dites-donc! est-ce qu'elles sont gaies comme ça vos amours de Paris?

MADELEINE, très-gaie. Ah! non, heureusement! J'ai ma partie comique.

AIR d'HERVÉ : *Les Amours de Paris.*

I

Ma filleull', qui s'appell' Denise,
Va souper à la Maison-d'Or :
Ell' chante, ell' canceanne, ell' se grise
Et fait mille autres choses encor.
V'là comme, à l'Ambigu-Comique,
On prouve qu'on est angélique.
Ricaricarique. (*Bis.*)
A l'Ambigu, tout cela va.
Ricaricarique,
Ricaricara.

II

L'amant qui la trouvait bégueule
Et qui, méprisant ses vertus,
R'fusait d'épouser ma filleule,
L'épouse quand ell' n'en a plus.
Et même à la fin tout l'indique,
L'imbécile la croit pudique.
Ricaricarique. (*Bis.*)
Qu'il est bête ce monsieur-là,
Ricaricarique,
Ricaricara.

III

Bref, un effroyable amalgame
D'hommes, de femmes incompris,
L'a vaudeville, au mélodrame,
Voilà les *Amours de Paris.*
On pleure à nos scènes comiques,
On rit de nos scènes tragiques,
Ricaricarique, (*Bis.*)
Ricaricara.
Démêlez-vous dans tout cela.

(Elle se dirige vers la droite.)

L'OURS. Eh! par ici! par ici!

MADELEINE. La pièce, oui; mais moi, non.

(Elle tire de son sein un billet qu'elle présente au villageois qui lui porte les armes : elle sort.)

ASMODÉE. Comment! vous la laissez entrer?

LE VILLAGEOIS. Elle avait un billet de faveur.

SCÈNE III.

(Ici l'on voit entrer huit personnes, quatre hommes et quatre femmes vêtus en bourgeois et bourgeoises et se tenant tous bras dessus bras dessous. Ils entrent par le fond et sur une seule ligne et descendent en chantant, face au public.)

AIR du *Larifla.*

CHŒUR.

Allons, allons donc;
Allons à London,
Allons à London. } (*Bis.*)

L'ANNÉE. Voilà une bien joyeuse compagnie.

PREMIER BOURGEOIS. Ah! dame, ça s'comprend.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Des Parisiens qui vont à Londres!

PREMIER BOURGEOIS. En prenant par Porte-Saint-Martin théâtre.

ASMODÉE. Pourquoi prendre par là?

TROISIÈME BOURGEOIS. Pour voir Londres, comme on ne l'a jamais vu.

L'ANNÉE. Comme on ne l'a jamais vu.

QUATRIÈME BOURGEOIS. Une supposition : vous arrivez à Londres, vous vous attendez à voir des messieurs et des dames english.

PREMIER BOURGEOIS. Avec des costumes english.

DEUXIÈME BOURGEOISE. Des robes english.

TROISIÈME BOURGEOISE. De longs cheveux english.

QUATRIÈME BOURGEOISE. Enfin, tout english.

PREMIER BOURGEOIS. Pas du tout. Voilà ce que vous voyez. (Tous se retournent en même temps, et l'on ne voit plus que de l'or et des diamants sur leurs costumes, qui tous sont féeriques par derrière.)

L'ANNÉE. Que c'est beau! (Les huit personnages se retournent et redeviennent des bourgeois.

PREMIER BOURGEOIS. Voilà le Londres de la Porte-Saint-Martin.

MÊME AIR :

Jamais on n'aura,
Jamais on n'verra
Un Londres comm'ça!

TOUS.

Jamais on n'aura,
Jamais on n'verra
Un Londres comm'ça!

TOUS.

Vous voyez les bourgeois.

(Ils se retournent.)

Se transformer en rois;
Et puis, après les rois,

(Ils se retournent.)

Vous r'voyez les bourgeois.

REPRISE.

Jamais on n'aura,
Jamais on n'verra,
Etc., etc.

TOUS, dansant.

Nous dansons en bourgeois.

(Se retournant.)

Nous redansons en rois.
Las de danser en rois

(Se retournant.)

Nous r'dansons en bourgeois

REPRISE.

Jamais on n'aura,
Etc., etc.

L'ANNÉE. Mais c'est de la démence.

ASMODÉE. Vous ne faites donc que danser?

PREMIER BOURGEOIS. Ah! ne vous en plaignez pas, c'est la danse qui nous a sauvés et, tenez, tenez, les voilà.

ASMODÉE. Qui donc?

PREMIER BOURGEOIS. Nos almées!... Place, place à la danse indienne de Londres. (Les quatre almées entrent voilées et en dansant; elles sont bientôt suivies d'une cinquième, voilée également et qui vient prendre le milieu.) (Pas des almées.)

TOUS.

Ah! charmant! charmant!

LE VILLAGEOIS. (A l'almée.) Ah! délicieuse almée; heureux le mari qui t'a.

(Les almées sortent par la droite en faisant de l'œil au villageois. — Les huit bourgeois se prennent bras dessus bras dessous et se dirigent du même côté en chantant.)

Allons à London;
Allons, allons donc;
Allons à London.

LE VILLAGEOIS, croisant la baionnette. Eh! pas par là.

L'OURS. Par ici!

(Tous les bourgeois sortent par la gauche, très-gaiement.)

Allons, allons donc,
Allons, allons donc;
Allons à London.

L'ANNÉE. Et c'est là le théâtre moderne?

ASMODÉE. Oh! tu n'es pas au bout.

A peine les Parisiens sont-ils sortis qu'un domestique vient planter au fond une grande pancarte sur laquelle on lit : MAISON NEUVE AU BOULEVARD MALESHERBES.

L'ANNÉE. Ah! voilà encore du nouveau. (Lisant : MAISON NEUVE AU BOULEVARD MALESHERBES.). Je ne vois ni maison ni boulevard. (Ici l'on voit un canapé monter du dessous.)

ASMODÉE. Attends, voilà déjà un commencement d'ameublement.

L'ANNÉE. En effet, ce canapé!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLAIRE.

CLAIRE, se précipitant au-devant de l'Année. N'approchez pas, n'approchez pas de ce canapé!

ASMODÉE. Tiens! pourquoi donc?

CLAIRE. Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que de demeurer au boulevard Malesherbes!

Digitized by Google

LE POMPIER. Est-ce que les cheminées fument?

CLAIRE. O la rue Thévenot! la rue Thévenot! asile de toutes les vertus!... Heureux, heureux ceux qui demeurent rue Thévenot!

ASMODÉE. Mais quel inconvénient trouvez-vous donc à demeurer au boulevard Malesherbes?

CLAIRE. Quel inconvénient?... (Dérangeant le canapé et montrant un homme étendu par terre.) Voilà l'inconvénient!

TOUS. Ciel!

CLAIRE. Un homme qui s'introduit la nuit chez une femme par un balcon pour y mourir de laudanum; ça ne se voit pas rue Thévenot, ça!

LE POMPIER, à Asmodée. Est-ce que ça se voit au boulevard Malesherbes?

ASMODÉE, au Pompier. Jamais! ça ne se voit qu'au Vaudeville, né matin.

L'ANNÉE. Mais, madame, qu'alliez-vous faire de ce malheureux?

CLAIRE. Est-ce que je sais, moi; et je le mettais dans ma commode?

ASMODÉE. Essayons.

CLAIRE. Il est trop grand!

ASMODÉE. Pliyons-le. (On relève le corps du monsieur qui se plie à la manière des clowns.) Voilà!

CLAIRE. Il est trop gros.

ASMODÉE. Déployons-le.

CLAIRE. Ah! il y a des moments où les hommes sont bien embarrassants! Ciel! mon mari!

SCÈNE V.

LES MÊMES.

(Tous les personnages suivants arrivent les uns après les autres.)

RENÉ. Ah! je suis un marchand de nouveautés bien heureux! Je me croyais ruiné à la Bourse, je ne le suis pas.

LE JEUNE CAISSIER. Ah! je suis un jeune caissier bien heureux! Je croyais avoir emporté tout l'argent, et, au contraire, j'en ai remis.

LE VIEUX CAISSIER. Ah! je suis un vieux caissier bien heureux! J'étais sourd au premier acte, et je ne le suis pas au cinquième.

GABRIELLE. Ah! je suis une ingénue bien heureuse! On m'embrassait tout le temps, je vais me marier... on ne m'embrassera plus.

LE CADAVRE, se levant. Ah! je suis un cadavre bien heureux! Je me croyais mort; je ne le suis pas.

CHŒUR.

AIR:

Vive le mariage
Et vivent les amours!

L'OURS, les voyant se diriger vers la droite. Hé! pas par là!... par ici, par ici!

TOUS, revenant sur leurs pas.

Il pleut de l'air.

Après un jour d'orage
Reviennent les beaux jours.

(Ils sortent à gauche. — Ici l'on entend au loin le tambour.)

L'ANNÉE, remontant. Qu'est-ce encore que cela?

ASMODÉE. Tiens! un régiment.

L'OURS. Qui vive!

LE VILLAGEOIS. Je me le demande.

L'OURS. Qui vive! nom d'un four!

UNE VOIX. *Les Français à Lisbonne.*

L'ANNÉE. Qu'est-ce donc?

ASMODÉE. Un nouveau cirque, singulier mélange d'art dramatique et d'art équestre, une mayonnaise de littérature et de tours de force.

L'OURS, qui s'est consulté avec le Villageois. Par ici, par ici!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN RÉGIMENT arrivant au pas accéléré, UN GRENADIER, puis LA CATARINA, puis le comte D'ELVAS.

LE GRENADIER. Halte! demi-tour à gauche, gauche! reposez armes! Enfin, camarades, nous voilà dans Lisbonne; la victoire est à nous! (Il fait la roue.)

L'ANNÉE. Eh bien que fait-il?

ASMODÉE. Il se trompe... il se croit au manège.

LE GRENADIER. Mourants de faim, accablés de fatigue, nous avons triomphé de tous les obstacles. (Il fait le grand écart.)

LA CATARINA, entrant avec force cabriolets. Grenadiers, je vous annonce l'arrivée du comte d'Elvas. (Elle tombe le derrière par terre. — Le grenadier fait le grand écart.)

L'ANNÉE. Ah! mon Dieu!

ASMODÉE. N'aie pas peur, elle se trempe.

(Ici l'on voit le comte qui entre sur les mains.)

L'ANNÉE. Ah! qu'est-ce que c'est que ça!

ASMODÉE. C'est le comte d'Elvas; il se trompe. (Le comte tombe à plat-ventre, le grenadier le relève par le fond de sa culotte.)

LE COMTE, sur ses pieds. Grenadiers!

ASMODÉE. Oh! assez de grenadiers; par le flanc gauche, gauche, en avant, marche!

(Le régiment défile, tourne et se dirige vers la droite.)

LE VILLAGEOIS. On ne passe pas.

L'OURS. Alto-dez! par ici!

LE GRENADIER. Demi-tour à droite, droite, pas accéléré, en avant, marche!

(Des domestiques de manège apportent trois cerceaux de papier que crèvent successivement le grenadier, le comte et Catarina, en faisant des sauts périlleux.)

L'ANNÉE. Dis-moi donc, j'en ai assez, moi, de cette littérature.

ASMODÉE. Oui; eh bien, retournons dans Paris.

Changement. Les Ruines.

(Le théâtre change et représente un monceau de ruines.)

L'ANNÉE. Ah! mon Dieu! où sommes-nous, ici!

ASMODÉE. Au milieu des travaux gigantesques qui ont transformé le Trocadéro.

L'ANNÉE. Et que vas-tu me montrer?

ASMODÉE. Rien, en ce qui concerne ta sœur. Son histoire est terminée; le tienne commence.

L'ANNÉE. Qu'ai-je à accomplir?

ASMODÉE. De grandes choses. Et je jette ma béquille, pour qu'à l'avenir tout marche droit; car, de cette place, tu vas voir surgir un palais. Regarde!

Changement.

LE NOUVEAU PALAIS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

(L'Industrie, entourée de génies et éclairée par un rayon de lumière électrique.)

L'INDUSTRIE.

Dans le Paris d'hier, un lutin m'a guidée;
Pour montrer l'avenir, je remplace Asmodée.
Je suis le goût français, le caprice qui rit
Dans l'éclair de la vogue et l'éclair de l'esprit,
Oui, partout, sur ce point, je garde l'avantage;
Asservis à mes lois, la mode est mon partage.
La grande œuvre du jour, c'est le temple atelier
Ouvert au Champ de Mars pour l'univers entier;
Le cirque triomphal de l'industrie en fête,
Le travail à la base avec la gloire au faîte.
Les peuples, accourus de tous les points extrêmes,
Aspirent avec joie à ces luttes suprêmes;
La lutte des Titans, le combat sans égal,
Paris est à la fois leur hôte et leur rival.
Mais le vaincu lui-même obtiendra sa couronne.
Au nom du bien tenté, l'humanité la donne.
Avoir combattu là, c'est avoir mérité
Sa place au livre d'or de l'Immortalité!...

(Le théâtre change, et l'on aperçoit la France appelant à elle toutes les autres nations, qui accourent. Puis un dernier tableau montre la Paix couronnant les Arts et l'Industrie.)

Ballet des nations.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE

76331

N° d'inventaire ~~1180~~

Paris. — Imp. L. POUPART-DAVYL, 30, rue du Bac.

Digitized by Google